

ROMAN QUÉBÉCOIS

Antarctique
 Éric McComber
 Page F 4



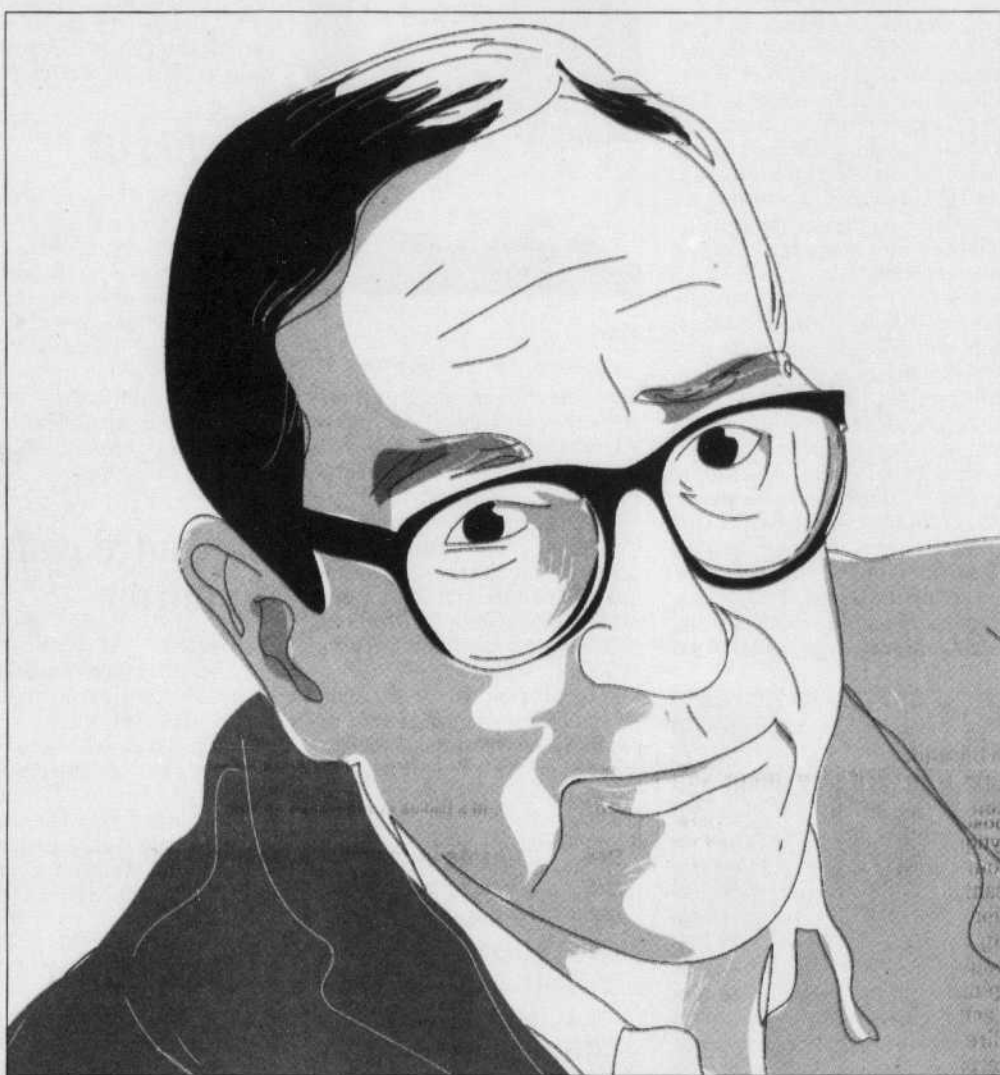
ESSAIS

Le Jeune Homme en colère
 Biographie de Pierre Gauvreau
 Page F 8

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES



TIFFET

De paille et de tonnerre

Les Poèmes épars de Gaston Miron

Les mots de la moitié du monde

Elles forment plus que la moitié du monde et, pourtant, on les retrouve peu dans les dictionnaires et les anthologies. Mais au cours des dernières décennies, les femmes ont pris la plume et, du coup, leur revanche. Ces jours-ci paraît, aux Éditions du Remue-Ménage, la deuxième édition, augmentée, de l'*Anthologie de la poésie des femmes au Québec des origines à nos jours*, dirigée par Nicole Brossard et Lisette Girouard.

CAROLINE MONTPETIT
 LE DEVOIR

L'idée a vu le jour pour la première fois à la fin des années 1980, alors que Montréal s'appropriait à recevoir, après

Londres et Oslo, la foire du livre féministe. Avec Lisette Girouard, Nicole Brossard décide d'entreprendre une anthologie de poésie de femmes québécoises. Le moment est bon, croit-elle, et le projet, «possible» puisqu'on peut encore re-

tracer, dans les archives de la jeune histoire du Québec, quelques textes phares de femmes poètes.

C'est d'ailleurs l'approche chronologique qui a été favorisée pour la présentation de ce recueil, qui débute avec un poème de Marie

Guyart, dite Marie de l'Incarnation, qui a vécu de 1599 à 1672, pour finir avec la dernière-née, Tania Langlais, qui recevait en 2000 le prix Émile-Nelligan pour son recueil *Douze bêtes aux chemises de l'homme*.

«Il s'agit de faire valoir les générations, les transformations d'une génération à l'autre, les transformations liées à la vie même du Québec», explique Nicole Brossard en entrevue.

Du XVII^e siècle, on passe rapidement au XIX^e, puis au XX^e. Car

outre quelques exceptions, les Marie Boissonneault ou les Gaétane de Montreuil, qui ont toutes deux été journalistes et qui signent des textes dans l'anthologie, peu de femmes ont eu accès, à cette époque, à l'éducation qui leur permettait de prendre la parole à travers la poésie.

Ce n'est qu'à partir de 1920 que surviennent ce que les deux directrices ont appelé la période des «années fastes».

VOIR PAGE F 2: MOTS

ANDRÉ BROCHU

Il était le prince des poètes, comme on disait à une époque révolue, il était prince avec de la glaise aux sabots et des étoiles plein ses grosses lunettes. Un prince pour le Québec des gens ordinaires, qu'il voulait mener vers les terres de la connaissance du monde et de soi, et la maîtrise du destin. On n'a jamais vu homme si généreux, ni écrivain si doué. La preuve de ses dons, elle était paradoxalement dans l'immense difficulté d'écrire, d'extraire les mots de la gangue du cœur, de former le poème qui dise tout.

Car Gaston Miron n'était pas satisfait d'un texte qui disait simplement quelque chose, qui laissait de côté l'essentiel, c'est-à-dire ce par quoi le lecteur pût avoir entrée dans la forge de l'être. L'image, la métaphore surtout — une métaphore prodigieuse, qui dépasse de loin les analyses qu'en peuvent faire les linguistes — servait de clé. Et il construisait son poème en ajoutant l'étonnant au saisissant, sans plan préétabli, sans autre instinct que de casser les plates évidences pour faire advenir l'inouï.

Cela a donné un certain nombre de poèmes qui sont à peu près achevés mais qui ne peuvent pas l'être tout à fait, même après trente ans de révisions, tant ils sont voués à l'indicible. Demeurés fragmentaires, ils sont pourtant des classiques. L'auteur les a rassemblés dans *L'Homme rapaillé*. Il en restait d'autres, de différentes époques, la plupart antérieurs ou postérieurs à ceux de *L'Homme rapaillé*. Et, pour

la plupart, publiés déjà en revue ou ailleurs. Que l'auteur ne les ait pas inclus dans les éditions les plus récentes de son grand livre, comme il l'a fait pour d'autres, est évidemment significatif. On peut penser, en effet, que sa visée poétique fondamentale ne s'y manifestait pas suffisamment. Lui l'a sans doute pensé. Mais pour tous ceux qui aiment la poésie, et qui trouvent en Miron la nourriture substantielle capable de les mieux accorder avec l'existence, grâce à un verbe riche

On n'a

jamais vu

homme

si généreux,

ni écrivain

si doué

de matière, de pensée et de courage à la mesure des forces vives du pays, les *Poèmes épars* qui viennent de paraître constitueront un précieux complément. D'une certaine façon, on peut dire qu'ils rendront l'univers de Miron plus accessible, présentant une densité de figures, tant thématiques que syntaxiques, moins vertigineuse que les grandes réussites de *L'Homme rapaillé*.

Deux ensembles de textes surtout composent le recueil: «*Femme sans fin*», publié déjà dans la revue *Possibles*, et plusieurs poèmes écrits entre 1977 et 1995, déjà rassemblés dans l'édition de 1994 de *L'Homme rapaillé* sous le titre de «*Pages manuscrites*» et non repris dans les éditions ultérieures. On retrouve aussi des poèmes de *Deux sangs* (1953) et de *Courtepointes* (1977) laissés de côté par Miron, et de rares poèmes retrouvés à l'état de manuscrits. Ces éléments qui méritent bien le qualificatif d'épars ont été soigneusement présentés et mis en séquence par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, assistés de jeunes universitaires et conseillés par des spécialistes et amis de Miron. Le

cadre où sont donc produits les textes est d'une parfaite ingéniosité, et le lecteur est assuré de trouver les conditions d'une lecture à la fois agréable et fructueuse.

Pierre Nepveu, dans sa présentation, fait un survol précis des thèmes, qu'il rattache à ceux de l'œuvre connue, et il décrit l'évolution de l'écriture depuis les difficiles débuts. Ce qu'on peut noter toutefois, c'est que les moments les plus fulgurants de la poésie de Miron doivent beaucoup à cette espèce de chaos initial, en un sens plus proche de la vérité à produire qu'un discours plus châtié. Nepveu le dit fort bien: «*Le mal-écrire faisait partie intégrante de la démarche poétique de Miron, comme si c'était seulement à même une certaine incohérence, un excès de l'image poussée jusqu'au grotesque et une violence de la syntaxe confinant parfois au non-sens, que les grands poèmes pouvaient prendre forme.*» On touche là à ce qu'on peut bien appeler, sans aucun excès de langage, le génie de Miron, qui sait trouver des images, des formulations, accéder à des états de grâce du langage inaccessibles à tous ceux qui roulent sur les rails bien polis de la correction.

Ces éclats, on en trouve en grand nombre dans les *Poèmes épars*, à commencer par le titre goguenard d'*archaïque Miron* que se donne le poète menacé (croit-il) d'être dépassé, titre d'ailleurs compensé plus loin par celui d'*homme du moderne*. La formule saisissante s'invente souvent à partir d'un profond découragement, suivi d'un fulgurant retour de l'espérance.

Dès 1952, dans un poème traditionnel aux allures romantiques où «s'engouffrent» rime incestueusement avec «gouffres», on est surpris par des accents qui ne ressemblent à rien de ce qu'on a déjà

VOIR PAGE F 2: MIRON



Marché
 francophone
 de la poésie

Poésie sur la place

Du 1^{er} au 4 mai 2003
 Place Gérald-Godin (Métro Mont-Royal)

Renseignements : www.poesie-quebecoise.org

Ville de Montréal

Le Conseil des Arts du Canada
 The Canada Council for the Arts

Patronnages
 corporatifs

Conseil
 d'art

Québec

LIVRES

MIRON

SUITE DE LA PAGE F 1

lu: «Par la nuit de tempête où les phares s'engouffrent / Comme des fouettés et des déterminés / Nous marchons, ignorants de la trappe des gouffres...» Les phares qui s'engouffrent dans la nuit, voilà une image forte, aussitôt suivie d'un énoncé qui se rapporte sans doute au vers suivant, mais qui pourrait aussi se rattacher au précédent, et qui attelle deux mots très forts et peu compatibles, fouettés et déterminés, dans une évocation qui a quelque chose de dantesque.

La suite intitulée «Femme sans fin», constituée de douze textes, ne fait certainement pas oublier l'admirable «Marche à l'amour», au lyrisme d'une si belle complexité, mais elle constitue comme une initiation à rebours à la poésie amoureuse de Miron, qui se qualifie ici de «miron des malchances et

des résurrections», de «miron du chagrin d'amour et des transfigurations», et qui termine ce segment, intitulé «Ma délire absente», par une question déconcertante, laquelle remet en cause l'idée de réciprocité amoureuse: «qui donc m'aimera comme je l'aime?».

L'amour est sans doute le thème dominant de ce recueil, et la très belle chanson que chantait Miron en spectacle, *La Rose et l'Éillet*, le clôt magnifiquement. On saura gré aux amis et spécialistes du grand poète de nous avoir donné accès à plusieurs textes qui, s'ils ne font pas partie de *L'Homme rapaillé*, appartiennent tout de même à l'œuvre et constituent un apport inappréciable à notre poésie.

POÈMES ÉPARS

Gaston Miron
Éditions de l'Hexagone
Montréal, 2003, 136 pages

SUITE DE LA PAGE F 1

«C'est ainsi qu'on a appelé les années de 1920 à 1935 qui correspondent aussi à la première vague de féminisme avec les suffragettes. On voit bien, alors, que quand il y a du féminisme dans l'air, il y a de l'espace pour respirer.»

Alors, les femmes sont plus audacieuses, «elles osent dire leur passion et leurs angoisses».

Mais cette petite libération est de courte durée. La période qui suit ramène les femmes poètes dans un parcours plus traditionnel. «C'est la grande période "Dieu, famille, patrie", dit Nicole Brossard, au cours de laquelle on retrouve beaucoup de textes d'une platitude incommensurable.» Cette période est pourtant celle qui voit publier les premiers textes de deux grandes poètes du Québec, Rina Lasnier et Anne Hébert.

Il faut dire que la présence des femmes en poésie et en littérature demeure liée à leur accès à l'éducation ou aux études supérieures. «Il y a des moments, des circonstances socioculturelles, qui favorisent des prises de parole», fait remarquer Nicole Brossard.

En 1948 vient *Refus global*. Quelques femmes y prennent place, qui n'ont pourtant pour la plupart pas persisté en poésie. Au Québec, reconnaît Nicole Brossard, les automatistes ont fait un peu plus d'espace aux femmes que leurs compatriotes surréalistes européens. Mais plusieurs étaient tout de même des compagnes des participants à chacun de ces mouvements. En général, alors, les femmes ne publient qu'un seul recueil, et certaines se tournent ensuite vers d'autres formes d'expression artistique, la danse ou la peinture.

Avec les années 60, surviennent la turbulence de la Révolution tranquille et l'éclosion d'une de ses composantes les plus significatives, la révolution féministe.

Une nouvelle solidarité de femmes s'installe alors, et dans les textes de celles-ci, on retrouve un «nous» qui ressemble au «nous» utilisé par des poètes nationalistes, Gaston Miron, Jacques Brault ou Paul Chamberland.

«Ce sont des moments précis de l'histoire», note Nicole Brossard,

MOTS



Nicole Brossard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ce mouvement de solidarité où, «quand une femme ayant une conscience féministe dit "je", toutes les femmes entendent "nous" et quand une femme dit "nous", toutes les femmes entendent "je"».

Nouvelles venues et disparues

La première édition de *L'Anthologie de la poésie des femmes au Québec des origines à nos jours* était parue en 1991. Depuis, certains textes, dont ceux de poètes plus jeunes, Tania Langlais ou Monique Deland, ont été ajoutés. D'autres, non les moindres, on mentionne ceux de Michèle Lalonde par exemple, ont été retranchés.

Les textes de cette nouvelle génération de femmes poètes, dont certaines étaient déjà présentes dans la première édition, reflètent tout de même une réalité autre, celle des femmes du tournant du millénaire.

De façon générale, on remarque un retour à une réalité plus intime, plus individuelle, que celle des grands mouvements des années 70. Délaissant les élans collectifs, les poètes retournent aux questionnements plus existentiels, l'amour, la solitude, la mort. «Il y a

ÉCHOS

La Blasphème

C'est le titre du premier roman d'une Matanienne de 20 ans, Anick Fortin. La narratrice témoigne de la violence dont elle a été victime, des sévices physiques, mais surtout moraux, que lui a infligés sa mère, jusqu'à demander à sa fille de l'achever avec un revolver sur un lit d'hôpital. L'écriture, minée par une trop évidente envie de choquer, manque beaucoup de maturité. La violence crue et la vulgarité qui caractérisent ce roman semblent un peu trop exacerbées mais témoignent néanmoins d'une réalité incontournable, celle des enfants maltraités et blessés à vie. Aux Éditions Trois-Pistoles. (Sophie Pouliot)

Prix littéraire intercollégial

(Le Devoir) — Un jury d'étudiants issus de neuf institutions collégiales a décerné le Prix littéraire intercollégial 2003 à Stéphanie Bourguignon pour son roman *Un peu de fatigue*. Le lauréat a reçu 2000 \$. Ce roman publié chez Québec Amérique a devancé notamment *Les Yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin, lequel s'était vu décerner pour sa part, à l'occasion du Salon du livre de Québec, le Prix des cégépiens et une bourse de 10 000 \$.

Les Écrits

(Le Devoir) — Le dernier numéro de la revue *Les Écrits* (n° 107) propose notamment des poèmes de Louise Warren et d'André Welter. On trouve aussi des textes des romanciers Aline Apostolska, Olivier Germain-Thomas et des essais de Caroline Fourgeaud-Laville et de l'historien Marcel Trudel. Publiée depuis 1954, *Les Écrits* est la doyenne des revues littéraires au Québec.

De l'autre côté du miroir

(Le Devoir) — À l'occasion de leur dixième anniversaire, les Éditions Ecosociété ouvrent leurs portes aux lecteurs. Ceux-ci peuvent rencontrer toute l'équipe éditoriale et plusieurs auteurs le samedi 10 mai de 10h à 17h aux bureaux de la maison d'édition: 2065 de la rue Parthenais, local 410, 4^e étage, Montréal. Pour information: (514) 521-0913.

Harry Potter

(Le Devoir) — Le nouveau roman de Joanne Kathleen Rowling, *Harry Potter and the Order of the Phoenix*, sera en vente aux États-Unis à compter du 21 juin. Le roman de 896 pages a été imprimé à 8,5 millions d'exemplaires. Les succès financiers de J. K. Rowling ont propulsé l'auteur en tête de la liste annuelle des personnes les plus riches d'Angleterre, avec 48 millions \$US de plus que la reine Elisabeth II. Du côté de Gallimard, l'éditeur en langue française, on ignore encore quand la traduction sera disponible puisque les traducteurs connaîtront la version originale anglaise en même temps que tout le monde.



ARCHIVES LE DEVOIR

La poésie n'a pas à rougir de toi, caricature de Gaston Miron par Berthio, parue dans *Le Devoir* du 11 mars 1971.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 23 au 29 avril 2003

1	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	4
2	Biograph. Qc	WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Laetitia	2
3	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	9
4	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	10
5	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	É. LAURENT	Plon	12
6	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boréal	27
7	Roman	SARAH : RENCONTRE AVEC ABRAHAM ♥	M. HALTER	Robert Laffont	2
8	Santé	GUÉRIR ♥	D. SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	2
9	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac	6
10	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	26
11	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	6
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	133
13	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	121
14	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	10
15	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Médias	1
16	Psycho. Qc	AVEC PSYCHOLOGIE	R.-M. CHAREST	Libre Expression	4
17	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Médias	7
18	Roman Qc	LE FILS DE LA CORONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	2
19	Biographie	BRÛLÉE VIVE ♥	SQUAD	Oh ! éditions	4
20	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud	43
21	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	119
22	B.D.	TUNIQUE BLEUES, t. 46 - Requiem pour un bleu	LAMBIL / CAUVIN	Dupuis	3
23	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	15
24	Santé	CE QUE LES MAUX DE VENTRE DISENT DE NOTRE PASSÉ	G. DEVROEDE	Payot	50
25	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	44
26	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	9
27	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	28
28	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès	14
29	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	14
30	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	25
31	Santé Qc	EN 2 TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CARLIN-PETIT / DOMICIL	L'Homme	9
32	Polar	JACK L'ÉVENTREUR : AFFAIRE CLASSÉE ♥	P. CORNWELL	des Deux Terres	4
33	Roman Qc	CONSOLÉ-MOI	M. GAGNIER	Boréal	6
34	Polar	L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	13
35	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ♥	J. ZIEGLER	Fayard	25
36	Essais	LA PUISSANCE ET LA FAIBLESSE ♥	R. KAGAN	Plon	2
37	Horreur	TOUT EST FATAL	S. KING	Albin Michel	4
38	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novatis	27
39	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON / ADAMS	Broquet	3
40	Essais Qc	LA SECONDE RÉVOLUTION TRANQUILLE	G. COURTEMANCHE	Boréal	2
41	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	18
42	Psychol. Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARD / TURENNE	Transcontinental	4
43	Biograph. Qc	SALE JOB : UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme	8
44	Poésie Qc	POÈMES ÉPARS	G. MIRON	L'Hexagone	2
45	B.D.	CALVIN ET HOBBS, t. 22 - Le monde est magique ! ♥	B. WATTERSON	Hors Collection	11

♥ : Coup de Cœur RB

Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.



24 succursales au Québec

www.renaud-bray.com

Vous n'avez pas accès à Internet ?

Profitez de notre
service téléphonique
pour commander.

(514) 342-2815
sans frais : 1-888-746-2283

Nous expédions partout.



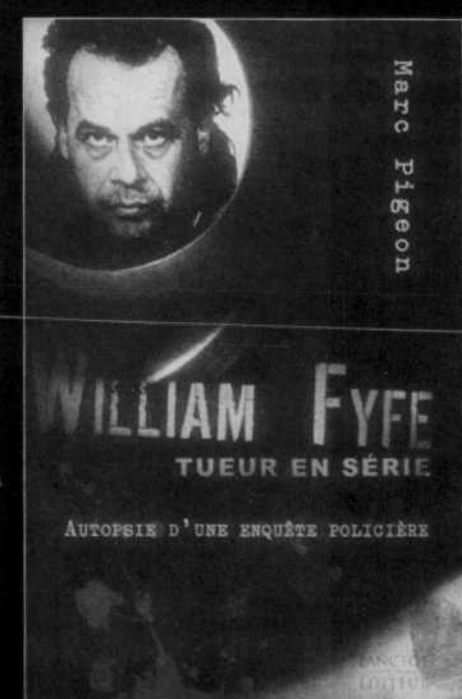
Denise Boucher

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



ŒUVRES DE FEMMES
Lucie Desroches
Les Publications du Québec
Québec, 2003,
212 pages

Marc Pigeon
WILLIAM FYFE, tueur en série
AUTOPSIE D'UNE ENQUÊTE POLICIÈRE



Un livre
fascinant,
un coup de
chapeau à ces
enquêteurs
patients et
astucieux qui,
grâce aux
nouvelles
techniques
scientifiques,
on pu mettre
hors d'état de
nuire pour les
25 prochaines
années ce
dangereux
psychopathe.

LANCÔT
ÉDITEUR

LITTÉRATURE

ROMAN ÉTRANGER

NOUVELLES
QUÉBÉCOISESLa vie
en
instantanésLOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Travailleuse sociale dans une école secondaire, Colette Larose cultive une science pointue de l'être humain qu'elle n'a de cesse de parfaire. Fine observatrice, elle scrute le monde à la recherche de l'essence même de l'existence. Grandiloquente, la plume de Mme Larose? Pas pour autant. Simples et directes, les seize nouvelles qui composent son second recueil, intitulé *J'ai volé avec le Baron Rouge*, sont autant d'instantanés de la vie, la petite, celle qui chuchote et bruit, bousculée par le temps et usée par le quotidien.

Louvoyant habilement autour des pièges apocryphes de l'absolu sans jamais — ou presque — y tomber, Colette Larose tisse ici la trame de destins ordinaires, touchants de naïveté et de vérité. La quête difficile de l'autre, la recherche d'un ailleurs meilleur et l'éclatement des frontières qui séparent la vie de la mort sont autant de thèmes chers à la nouvelliste. Elle y explore des lieux familiers, les revisite à l'occasion, donnant ainsi vie à des histoires qui s'entre-lacent et s'interrogent, poursuivant des dialogues qu'elle ne cesse de revoir et de parfaire.

À l'image d'Icare, plusieurs de ses créatures rêvent sans répit de s'envoler, au sens propre comme au sens figuré. Désir de s'affranchir, de toucher d'autres cieux, de fuir la banalité, voilà le lot de ces humains ordinaires, souvent meurtris, toujours seuls, terriblement esseulés. Des enfants, des adultes, des aînés, des naïfs, des révoltés, c'est toute une société qui passe à l'examen de la fine loupe de la nouvelliste. Certains sont attachants, d'autres pas du tout. Ils n'en demeurent pas moins majoritairement intéressants, à quelques exceptions près, ces derniers, mal définis, restant trop quelconques pour séduire vraiment.

Par son style direct à la langue vive, proche de l'oralité, Colette Larose sait rendre efficacement la solitude de ces petites gens. Ses images sont prenantes, vraies. Une authenticité qui, doucement mais fermement, signe la trame d'un quotidien aux multiples visages. C'est d'ailleurs dans la banalité que sa plume s'avère la plus efficace. On trouve ainsi, disséminés çà et là dans ses nouvelles les plus réussies, des petits bijoux de phrases, pures et bien ciselées. Un effet qui tombe à plat dans ses nouvelles plus allégoriques, bien moins nombreuses certes, mais dont le style reste encore à peaufiner.

**J'AI VOLÉ
AVEC LE BARON ROUGE**
Colette Larose
Vents d'Ouest, coll. «Rafales»
Gatineau, 2003, 116 pages

La dérive des larmes d'Elie Wiesel

GUYLAINE
MASSOUTRE

Il est devenu difficile pour Elie Wiesel, Prix Nobel de la paix en 1986 et président de l'Académie universelle des cultures, créée à Paris en 1993, de demeurer le témoin pacifique des peuples violents. Nul ne met en doute la valeur et la sincérité de sa cause: témoigner, à jamais, de l'holocauste juif. Nulle hésitation, non plus, à sentir sa fermeté religieuse, sa foi dans le devoir de mémoire, son engagement envers la communauté libre des hommes. Elie Wiesel a écrit tant de livres sublimes, participé à tant de causes justes, tellement soutenu des déracinés, réfugiés, apatrides et nomades qu'il est, en toute prise de parole, une caution vivante des idées qu'il promeut.

Pourtant, dans le récent débat (voir *Le Devoir* du 25 mars) qui oppose ses prises de position guerrière en Irak, largement médiatisées en Occident, aux défenseurs de la paix, Wiesel semble avoir soudain changé de camp. De fait, il a opté pour la ligne dure des militaires, quittant, de par le monde, ces nombreux écrivains qui ont usé de leur talent pour s'adresser à George Bush et à leurs concitoyens pour un tout autre plaidoyer.

Le Temps des déracinés, onzième roman au Seuil de l'écrivain d'expression française, tombe dans le malaise, voire la colère, qu'engendrent les prises de position politiques du prestigieux citoyen américain en ce qui concerne tant le conflit israélo-palestinien que la politique états-unienne en Irak.

À l'auteur qui déclare, en entretien, qu'il a écrit le texte le plus fictif de sa carrière, on opposera que la fiction, pour honorer son rôle de témoin au monde, a le pouvoir de mettre les émotions et la sentimentalité qui les accompagne dans la perspective d'un sens. Or ce sens est aujourd'hui brouillé.

Nœuds et sentiments

Les déracinés de Wiesel ont pourtant bien la charge d'humanité qui sied à leur condition. Il n'est pas de page, dans ce livre, qui ne fasse

sentir sa pente éthique, sa langue philosophique, ses racines propres aux individus juifs qui le hantent.

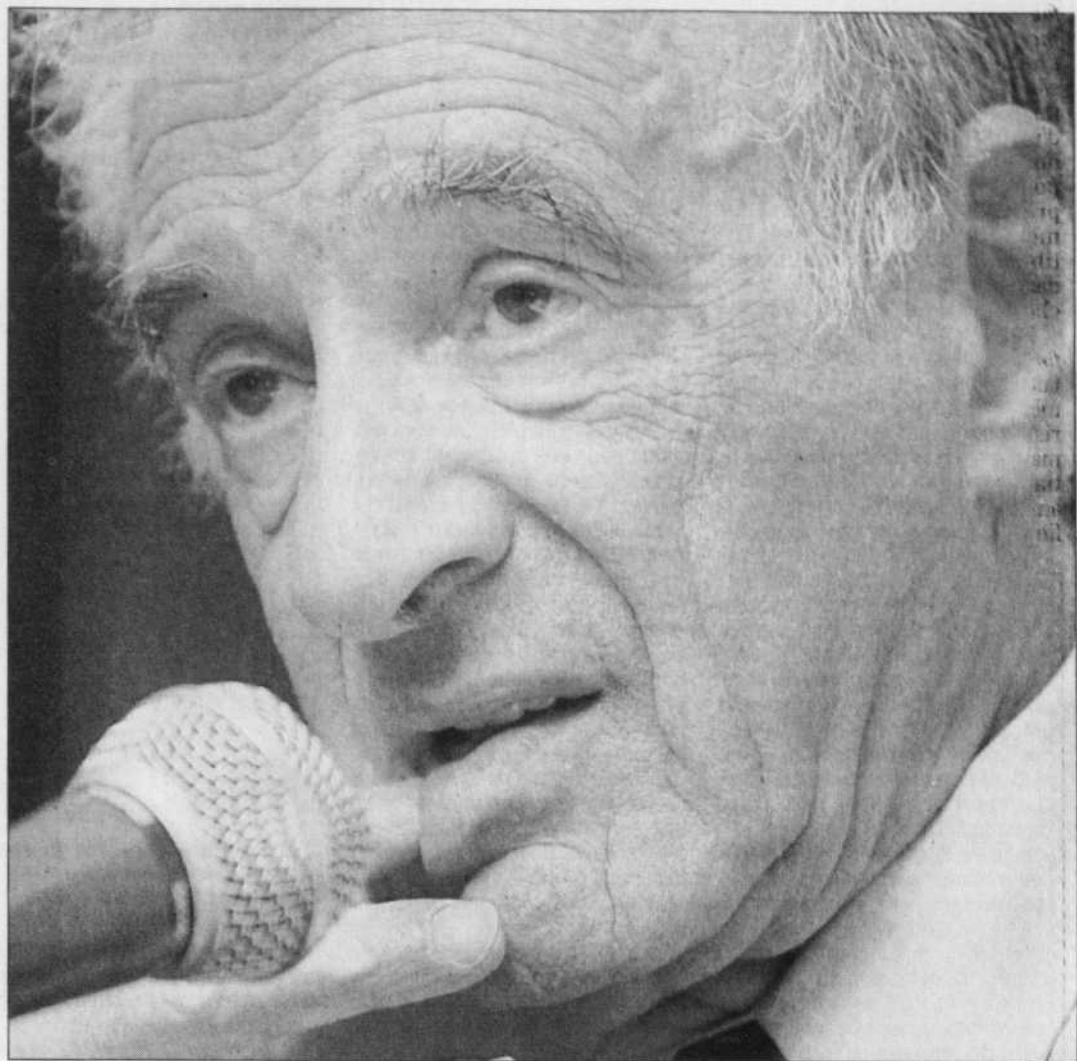
Il y a Gamiel, juif de Budapest, apatride new-yorkais, qui doit sa vie à Ilonka, chanteuse de cabaret qui l'a caché pendant la guerre. Et puis, après la perte de toute sa famille, l'amour bref de Colette à Paris, la rencontre d'Esther. Ensuite vient Eve, le nouvel amour d'un être nécessairement meurtri, et un autre déracinement géographique, avec la mémoire pour terre ancestrale et des retrouvailles, d'une invraisemblable sentimentalité romanesque, avec Ilonka dans un hôpital new-yorkais.

Mais la peur colle au souffle et résiste inexplicablement à toute raison. Tout n'est-il pas désormais su, sauf l'au-delà? Gamiel ressasse: «*En fait, ma peur était autre. Indéfinissable, indicible, elle n'était le produit d'aucune prémonition ni liée à aucun événement précis. Elle s'était emparée de mon âme, pesait sur le temps et ma conscience comme pour les engourdir. Peur aussi d'avoir oublié quelque chose. Un geste? Lequel? Une parole?*» Le nœud du livre tient dans cette obsession.

D'où le doute sur les relations, la négation de l'écriture, avec la crainte de la dérépitude; la culpabilité d'avoir vécu, trop mal agi, l'emporte: «*Quant à son métier: toutes ces pages remplies de signes, toutes ces idées, ces situations, ces conflits qu'il imaginait et que d'autres s'approprièrent, n'était-ce pas encore une déformation de la vérité?*» À force de douter, on se trahit.

Trahison

La parole juive se transmet ainsi: «*Moi, Zousia, fils de Rachel, je te dis, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que ta création court à sa perte dans un paysage de cendre. Si Tu ne le vois pas, si Tu n'interviens pas, si Tu as oublié le cortège nocturne d'enfants juifs condamnés marchant vers les flammes, Dieu de charité, je dirai à ma prière de hurler, je n'aurai plus la force d'invoquer ton nom sacré, j'ordonnerai à ma pensée de se refermer sur elle-même à tout jamais.*» Quelque chose, chez Wiesel, s'est indubitablement fermé et crispé.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Elie Wiesel, photographié à Montréal en avril dernier.

On les suit avec lassitude, ces personnages, dès lors qu'on comprend que la tolérance n'a pris qu'un aller simple, que la victimisation finit par s'engouffrer dans un destin de peur, sans main tendue à la reconstruction du pardon. Guerre à la guerre à la guerre. C'est cette logique que la mémoire des coups et du sang versé, déposée dans les livres, tous genres confondus, fait basculer dans l'engagement. Reste à savoir ce que cette position recouvre. Ce que fanatis-

me veut dire. Ce que toute religion, dès lors qu'on s'en réclame, sert à justifier, à couvrir et à sacrifier.

«*[...] la parole possède une ombre qui l'accompagne et la creuse; et c'est elle, l'ombre, qui lui donne des coups et fait mal*», écrit Wiesel. Si la guerre tue le rêve, alors la parole religieuse, hors de laquelle toute critique est blasphème, chez Wiesel, serait cette parole nue, univoque et dépouillée d'ombre. Qu'on la nomme intégrisme, avec son cortège d'intransigeances et

de logique armée. Mais qu'une chose soit claire: ce peuvent être les mots qu'on meurtrit et trahit lorsqu'ils n'ont pas pour tous un sens qui donne à la fiction le poids des droits de l'homme et de l'universelle compassion.

LE TEMPS
DES DÉRACINÉS

Elie Wiesel
Éditions du Seuil
Paris, 2003, 297 pages

Les Éditions Libre Expression
félicitent leurs auteurs
lauréats des
GRANDS PRIX MONTRÉGIE 2003BERNADETTE
RENAUD

Premier prix, catégorie : roman, pour
Les chemins d'Eve, tome 2



Photo: Robert Eicheverry



Photo: Robert Eicheverry

CLAIRE CARON

Troisième prix, catégorie : roman, pour
Jeune femme cherche émotions

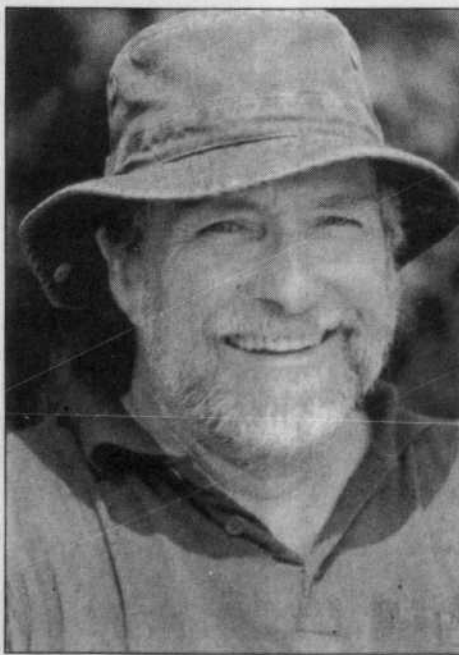
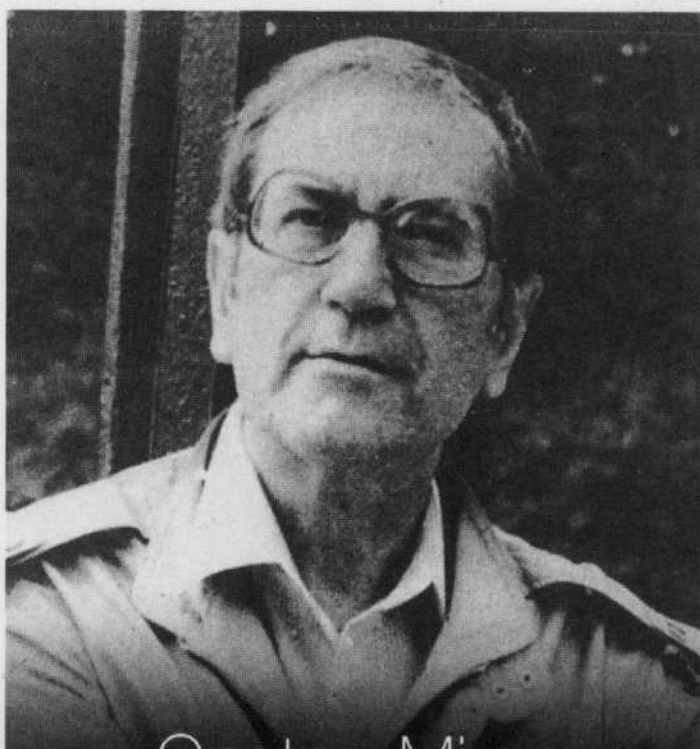


Photo: Ludovic Fremeaux

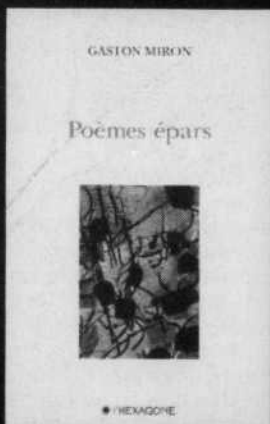
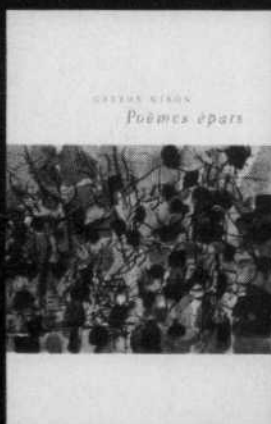
FRANÇOIS
BARCELO

Premier prix, catégorie : autre genre, pour
Carnets de campagne

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA



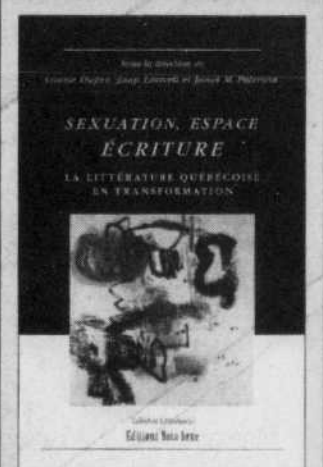
Gaston Miron

Édition courante à 17,95\$
poésie • 136 pagesÉdition de luxe à tirage limité
et numéroté de 1 à 700 à 39,95\$

Voici pour la première fois, rassemblés
dans une édition préparée par
Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu,
des poèmes que Gaston Miron
a écrits et publiés de manière
éparse entre 1947 et 1995
ainsi que certains autres inédits.

L'HEXAGONE
WWW.EDHEXAGONE.COM

Des livres pour savoir



487 p. 25,95 \$

Louise DUPRÉ,
Jaap LINTVELT
et Janet M. PATERSON (dir.)

Une approche originale qui ouvre
la voie à une lecture renouvelée
du corpus littéraire québécois.

Avec des textes de Jacques Allard,
Gaëtan Brulotte, Jean-François Chassay,
Jeanette den Toonder, Roseanna Dufault,
Louise Dupré, Madeleine Fréderic,
Karen L. Gould, Mary Jean Green,
Barbara Havercroft, Julie LeBlanc,
Jaap Lintvelt, Robert Major,
Daniel Marcheix, Andrée Mercier,
François Paré, Janet M. Paterson,
Marilyn Randall, Valérie Raoul,
Lori Saint-Martin,
Robert Schwartzwald, Anthony Wall

NB

Éditions Nota bene

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Sur la déroute

CATHERINE MORENCY

Est-ce la laideur notoire de la jaquette ou son titre (aussi hirsute qu'énigmatique), *XX (Hecho en Mexico) - Récit de voyage falsifié*, qui a drainé mon attention vers le roman de François Landry? Je n'en sais trop rien, sinon que le jeune auteur de fiction semblait enclin à défier la monotonie latente qu'exsude, à mes yeux, le milieu éditorial depuis quelques mois.

Un premier roman, donc, lancé à compte d'auteur en 1999 puis réédité récemment par les Éditions Varia. Un livre écrit sans grande prétention par le même François Landry qui avait mis le feu aux poudres, en 1993, en faisant publier dans *Le Devoir* un réquisitoire bref mais foudroyant contre la gent éditoriale québécoise, à qui il dévoilait un mépris teinté d'arguments et de chiffres des plus incriminants pour mieux accuser ces «gros éditeurs» d'avoir transformé un commerce honorable, celui du livre, en industrie de bureaucrates «pour qui la culture se résume à des bilans annuels». Autant dire que François Landry amorçait sa carrière littéraire avec une épée dans le talon.

Sans trop s'embarrasser de la commotion locale qu'il avait provoquée, Landry traînera ses pénates jusqu'au terme d'études uni-

versitaires qui, elles, sauront le déconcerter et lui infliger une désillusion dont, nous apprend le roman, il ne se remettra peut-être jamais totalement. Ainsi, cet homme qui quitte le clan des bardes de diplômés finissant leur carrière dans un garage et part trouver une forme de salut — quelle qu'elle soit — sur les plages mexicaines ne sait pas exactement ce qu'il va y chercher. Sa copine Sabane connaît pas non plus l'objet exact de ce départ précipité pour le Sud, sinon qu'elle a intérêt à le suivre si elle compte le revoir avant longtemps.

C'est que cet homme, pour reprendre un vers un peu éculé mais emblématique du Québécois opprimé intellectuellement, n'est «pas bien du tout assis sur cette chaise», celle que lui avaient tendue des professeurs qui, après lui avoir fait miroiter publication de thèse et brillante carrière universitaire, lui ont tout repris sous des prétextes fallacieux qu'il tente en vain d'élucider. «Je n'étais personne en effet. Un raté, un désespéré, qui avait refusé d'appartenir à la catégorie des gagnants, par délicatesse. Je le savais. J'avais un gouffre à la place du cœur, un cratère insondable où n'affleuraient que révolte et haines brutes. Plutôt que de poser des bombes ou de mitrailler n'importe qui, je m'administrerais des doses de mélancolie comme on

s'inocule un puissant sédatif, afin d'épargner des gens qui, pourtant, ne me semblaient pas mériter cette prévention.»

Aux chroniques amoureuses et tourmentées s'inséreront quelques parcelles autobiographiques mais surtout une prolifération d'épisodes inspirés du quotidien mexicain, le narrateur et sa dulcinée ayant pris ancrage dans le port de Vallarta, où ils tenteront de se fondre au paysage, histoire de comparer le fardeau social que portent, chacun à leur manière, Québécois et Mexicains, et qui inspire à chacune des communautés une définition bien personnelle du mot «avilissement». Une fois la phase idyllique consommée, les voyageurs s'engageront sur la piste de la démystification, s'initiant à un exotisme chargé non plus de savoureux cafés et de longues séances érotiques mais d'injustices raciales, d'affolante indigence et de génocide culturel. Ce Mexique béant, putride et tuméfié ne correspondant pas, en somme, à cet «au-delà du lointain écho de nos songes» qu'avait imaginé le jeune expatrié. Malgré un imaginaire grouillant, alimenté depuis des lustres par les légendes merveilleuses héritées des anciens, ces nouveaux hispanophones se languissent dans un monde où la naïveté, l'ignorance, la convoitise, l'inconscience, l'arrivisme et la

vacuité ont autant droit de cité qu'ailleurs, en Amérique du Nord, par exemple... Venus se purifier de tels fléaux, les deux compères s'infligeront un abrupt retour à la réalité, le plancher des vaches étant peut-être la seule plate-forme qui demeure universelle.

Caustique, cassant, écrit sur le ton rauque de celui pour qui l'écriture est avant tout affaire de contestation, ce récit de voyage «falsifié» en dit long sur la déveine qui est le lot de bien des jeunes auteurs aujourd'hui. Plus authentique qu'il n'y paraît, ce projet acquiert une certaine épaisseur alors que Landry a jugé bon d'y greffer un court essai, intitulé *Cloner le passager clandestin d'un navire en cale sèche*. Hautement autoréflexive, cette bouture convaincra, probablement mieux que le roman d'ailleurs, qu'il y a véritablement quelque chose de pourri au royaume du livre.

**XX (HECHO EN MEXICO)
- RÉCIT DE VOYAGE
FALSIFIÉ**

**SUIVI DE L'ESSAI CLONER
LE PASSAGER
CLANDESTIN D'UN
NAVIRE EN CALE SÈCHE**

François Landry
Éditions Varia
Montréal, 2003, 203 pages

STÉPHANE BOURGUIGNON



**Lauréat du
Prix littéraire intercollégial 2003**
pour son roman *Un peu de fatigue*

La direction et le personnel des
Éditions Québec Amérique
félicitent Stéphane Bourguignon.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



ROMAN FRANÇAIS

Récit de guerre

GUYLAINE MASSOUTRE

Restonica, la ville assiégée dans *Un des malheurs*, pourrait être Sebrenitsa ou Sarajevo. En fait, le nom vient de Corse, et tous les noms propres ont une consonance française. Ils font un peu écho au *Balcon en forêt* de Julien Gracq. Mais là cessent les repères. Ce qui compte, c'est la stupidité de la guerre, le règne de la courte vue et de la vérité qui tue.

Rien de nouveau, mais l'ouvrage se lit bien, avec sa perception du dehors et du dedans de la guerre, sa théâtralisation du rapport entre commando et civils. L'écriture est martelée, brève comme aux Éditions de Minuit

mais cherchant l'émotion comme chez P.O.L., ce qui produit un heureux résultat chez Verdier. Prosaïque, tonique, le récit fouette Jument et Cheval, les protagonistes. Hier, Paul Coquille et Louis Dommage se jetaient déjà l'un contre l'autre.

C'est qu'il y a des enfants narrateurs. Un style réduit à des notes précipite le verbe qui décrit: Darley est aussi bien dramaturge qu'auteur de romans pour les jeunes, et le sujet d'actualité s'inscrit dans les incontournables mises en fiction du temps.

UN DES MALHEURS

Emmanuel Darley
Verdier
Paris, 2003, 217 pages

ÉCHOS

Prix Renaissance à Dominique Demers

(Le Devoir) — Dominique Demers, un des auteurs de littérature jeunesse parmi les plus importants au Québec, a reçu de la faculté des lettres de l'UQAM le prix Renaissance. Ce prix vise à souligner sa contribution exceptionnelle au développement et au rayonnement de son milieu. L'écrivaine avait obtenu une maîtrise en études littéraires de l'université montréalaise en 1987 avant d'obtenir un doctorat en études littéraires de l'université de Sherbrooke.

Journée de la lecture

(Le Devoir) — La Fondation pour l'alphabétisation célèbre aujourd'hui la Journée de la lecture. À cette occasion, 18 000 enfants issus de milieux pauvres partout au Québec recevront un livre jeunesse neuf. Ces livres ont été amassés dans le cadre du projet «La lecture en cadeau». La Fondation rappelle que 50 % des Québécois lisent peu ou jamais de livres. La lecture en cadeau est un projet de prévention de l'analphabétisme. Il prévoit que d'octobre à janvier, le public achète un livre pour un enfant défavorisé et le dépose dans une boîte prévue à cette fin.

JUS DE FRUITS Nouvelles érotiques



Dans ce recueil de 21 nouvelles érotiques, comme le prescrit l'amour, on s'abreuve de l'autre, on se vide pour lui, on le boit, on le laisse couler en soi et on le mange jusqu'à la pulpe. Tout est sensuel : les mots, l'humour, les tendres emportements et surtout les saveurs, infiniment délectables.

LANGTÔT
ÉDITEUR

Lire pour faire durer l'instant



Gérard Cossette
LE DRAGON BORGNE
L'instant même

«[...] la maîtrise manifeste de la langue comme la domestication d'un imaginaire débridé témoign[ent] du sérieux avec lequel Cossette aborde l'acte de création.»
Catherine Morency, *Le Devoir*.

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

NAOMI KLEIN



**Journal
d'une
combattante**

Par l'auteur de *No Logo*

Provoquant, intelligent et passionné, ce journal de bord de l'auteur de *No Logo* constitue à la fois un manuel de survie face à la prédation de l'économie mondiale, un bilan des conséquences de la mondialisation et un témoignage unique sur un moment marquant de notre histoire.

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

The Herald / Gordon Torms
© SMG Newspapers Ltd.

Au nom de Compostelle

En 1240. Un roman de route médiéval vers Compostelle. Meurtres, vol de reliques, intrigues amoureuses, une parade de pèlerins tous aussi étranges que suspects.

« Le Québec a déniché en Maryse Rouy une habile conteuse dont le savoir encyclopédique est admirablement rendu par une écriture fluide. »

Hélène Simard, *Le Libraire*



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



DIANE SANSOUCY



Croque-monsieur

Roman de la passion et du secret, *Croque-monsieur* est aussi celui de la résistance et de la survivance. Celles de toute une famille, pourtant bien ordinaire, subitement marquée par le drame. Rarement une écriture aura-t-elle aussi bien rendu, dans son rythme, son souffle, ses images, tantôt le tumulte et la déchirure, tantôt l'espoir et la lumière.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

Film ou roman ?

C'est le deuxième roman de Moses Isegawa (jeune écrivain ougandais exilé aux Pays-Bas) dont je parle ici. Le premier, *Chroniques abyssiniennes*, paru en 2000, avait reçu une critique extrêmement élogieuse — l'écrivain français Erik Orsenna affirmant même que le continent africain avait trouvé là «son grand conteur», que ce roman était un «chef-d'œuvre». J'avais, dès ce moment, tempéré ce jugement qui me paraissait excessif. A la lumière de ce second roman, je m'en félicite aujourd'hui. Moses Isegawa sait décidément «raconter des histoires», mais comme bien d'autres écrivains, il oublie que l'écriture seule (la mise en mots, en bouche, en esprit) a le pouvoir de nous faire vivre en même temps une «forme», de nous faire accéder à la dimension esthétique de tout récit, de toute histoire.

Ce qui est peut-être un peu plus grave dans le cas de cet écrivain ougandais, exilé depuis trop longtemps sans doute, c'est que l'on commence à perdre de vue cette Afrique dont il nous parle, comme si son écriture avait perdu ses racines, qu'elle n'était plus capable de porter en elle le pays, c'est-à-dire ses voix, ses paysages, ses idiotismes, l'esprit de ses habitants, son souffle. Qu'elle avait blanchi. Et c'est bien dommage, même si son histoire vaut la peine d'être racontée.

Alors... que nous raconte donc ce roman de Moses Isegawa? Bien sûr, son Ouganda natal, traversé par des violences inouïes, des délires meurtriers dont tout l'Occident s'est désintéressé au moment où cela se produisait. Au début du récit, en 1973, il y a Bat, un jeune et brillant mathématicien noir qui rentre d'Oxford pour se mettre au service de l'économie de son pays, l'Ouganda. Il ignore encore, au moment où il prend l'hélicoptère avec le général Bazooka, quel sinistre personnage est cet homme, et combien il peut être dangereux. Bazooka a été de ceux qui ont aidé le maréchal Amin (Idi Amin Dada) à prendre le pouvoir en 1971 et qui lui ont été fidèles jusqu'au bout. Le général confie immédiatement à Bat une charge parmi les plus hautes charges de l'État (numéro deux au ministère de l'Énergie et de la Communication), mais pour s'assurer sa fidélité, il lui envoie en même temps son espionne, Victoria, une magnifique Noire dont il a ruiné l'âme à force de l'utiliser pour ses basses besognes. Elle qui était demeurée stérile tout le temps qu'elle avait été avec le général se retrouve enceinte du jeune Bat. Enceinte et amoureuse. Elle lui donne une fille. Tout va bien jusqu'à ce que Bat rencontre Babit, une jeune femme dont il s'éprend et avec qui il décide de faire sa vie. Dès lors, Victoria redevient ce qu'elle était. C'est elle qui fera froidement décapiter Babit par des bouchers pendant qu'elle prend son bain et que Bat est absent. Mais peut-on accuser Victoria de cette folie passionnelle et meurtrière, alors que c'est le pays tout entier qui sombre dans la folie et la démesure? Car tout le monde est fou dans ce roman, du moins tous ceux qui sont du côté du pouvoir, et en premier lieu le chef suprême du pays, le paranoïaque et cocaïnomane Amin, suivi de près par tous ces généraux qui se sont accordés tous les droits et se sont mis à amasser des



Jean-Pierre Denis

fortunes au détriment du pays. Comme se plaît à le dire le général Bazooka, «un cinquième de tout ce qui se trouve dans ce pays est à moi. Ce qui revient à dire: environ quatre millions de personnes, dix millions de poissons, deux mille crocodiles, vingt îles et j'en passe.»

Pendant ce temps, Idi Amin consulte régulièrement son astrologue, le D' Ali; en fait, il ne décide rien sans le consulter, et cela à dix mille dollars la séance, car l'autre n'est pas du pays et doit se déplacer avec son jet privé! Dans cette forteresse érigée par le pouvoir absolu d'un seul homme, Idi Amin Dada, qui a multiplié autour de lui les enceintes le protégeant de ses sujets, les faisant même jouer les uns contre les autres, les jalousies et les vengeances personnelles ne peuvent évidemment que se multiplier. Bazooka n'aime pas l'astrologue qui a trop d'ascendant sur le despote, il déteste encore plus cet Anglais, Ashes, arrivé un jour au pays pour tomber immédiatement dans les grâces d'Amin et qui a décidé de s'emparer d'une bonne partie des richesses du territoire, y compris celles de Bazooka, et il craint aussi les Eunuques, sorte de garde personnelle d'Amin, qui finiront en effet par avoir et sa peau et sa fortune... Alors, dans tout ce méli-mélo du pouvoir, il arrive que des personnes innocentes soient entraînées malgré elles dans des scénarios qu'elles n'avaient pas prévus. Ainsi Bat va-t-il se retrouver pendant six mois dans un sordide cachot, sans raison et sans que personne de sa famille sache où il est ni s'il est encore vivant, jusqu'à ce que sa sœur se rappelle que son frère a un ami qui est député en Angleterre... Le voilà libre, mais perdant bientôt tragiquement sa femme, faisant un voyage en Amérique, tentant de redresser une économie nationale catastrophée, assistant à la chute du dictateur Amin Dada, du général Bazooka, mais pas à celle d'Ashes, qui réussit à s'enfuir en Afrique du Sud... Tout compte fait, un roman qui aurait pu tout aussi bien être un film sans trop y perdre. Dommage, M. Isegawa.

denisjp@videotron.ca

LA FOSSE AUX SERPENTS

Moses Isegawa
Traduit du néerlandais
par Anita Concas

Albin Michel, coll. «Les Grandes Traductions»
Paris, 2003, 327 pages

ROMAN FRANÇAIS

Comment écrire un roman sans le vouloir

NAÏM KATTAN

Didier Decoin est un écrivain très occupé. Secrétaire général de l'Académie Goncourt, il lit de deux à trois cents romans par année. Pendant plusieurs années, il a dirigé le service dramatique de la chaîne de télévision Antenne 2 et est l'auteur de nombreux scénarios de films et de téléfilms. Mais il est d'abord romancier à succès et lauréat du prix Goncourt. Le narrateur de son dernier roman, Antoine Dessangles, lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Or celui-ci a décidé de ne plus écrire. N'ayant plus rien à dire, il n'a nulle envie de fabriquer un roman pour répondre à la demande pressante de son éditeur ou pour rassurer sa femme avec laquelle il s'entend à merveille.

Dessangles prend l'avion pour New York, ville que Decoin a décrite dans *Abraham de Brooklyn* et *John l'Enfer*. Il fait croire à son éditeur qu'il écrit un roman qui se passe à Vienne et ment à sa femme en lui racontant que la revue *Géo* lui a commandé un reportage.

Dès son arrivée à New York, il loue, grâce à une agence de voyage, une maison en face de celle de madame Seyerling. Peu à peu, le lecteur découvre qui est cette femme: une Noire, ancienne serveuse de bar dont la fille a commis un meurtre, a été condamnée à mort et exécutée. Le romancier narrateur prend soin de donner des détails sur ses rencontres, l'aventure qui n'a pas lieu avec l'employée de l'agence, son dîner chez un capitaine de police et son entretien avec madame Seyerling. Il évoque le climat de New York: neige, vent violent, bref mauvais temps. Comme s'il ne s'en rendait pas compte, il livre un roman qui étale ses efforts de ne plus écrire. Le sujet en est cette madame Seyerling que, de sa fenêtre, il espionne. Ce qui l'intéresse est l'après, c'est-à-dire ce qui arrive aux personnages après la fin d'une histoire. Ainsi, son récit débute à la fin d'une tragédie dont il distille parcimonieusement des bribes. Curieusement, Decoin aménage ainsi un suspense. Le lecteur est paradoxalement accroché à une

action qui n'a pas lieu et à un roman que l'auteur prétend ne pas écrire.

La réflexion sous-jacente au récit concerne la fatigue de l'auteur et sa résignation à un silence qu'il ne cesse d'expliquer. Il résiste à la tentation d'inventer des personnages, de mettre au point une intrigue. Cependant, la vie résiste. La fin d'une tragédie est suivie par une histoire à laquelle le romancier tente de donner une forme et un sens. Il s'agit d'une matière première et le lecteur est invité à rassembler les fragments et à les doter de cohérence.

Tout en nous offrant une vivante évocation d'un quartier de New York, *Madame Seyerling* est d'abord une réflexion sur l'écriture, sur l'impasse d'une fiction qui ne débouche pas sur le réel.

Dans *Jésus le Dieu qui riait*, nous retrouvons le style alerte, coloré et souvent drôle de Didier Decoin. Ici, le parti pris de l'écrivain correspond à celui du chrétien, du lecteur des Évangiles. Decoin prend le contre-pied de ceux qui vouent le Christ à la souffrance qui culmine à la crucifixion.

L'auteur situe l'histoire de Jésus dans son environnement juif, en Galilée et à Jérusalem. Issu du judaïsme, ainsi que tous les apôtres, il participait aux fêtes juives et l'on s'adressait à lui comme à un rabbi. Decoin fait le récit des miracles du Christ et décrit ce dernier comme un homme qui aimait fêter, manger et boire. Il meurt sur la croix mais Decoin insiste davantage sur sa résurrection.

Dans cet ouvrage, le romancier ne prétend être ni un exégète ni un historien. Il nous offre un roman très agréable à lire, donnant de la vie du Christ une vision de joie, de plaisir de vivre et d'espoir.

MADAME SEYERLING

Didier Decoin
Éditions du Seuil
Paris, 2002, 295 pages

JÉSUS LE DIEU QUI RIAIT

Didier Decoin
Éditions Stock
Paris, 2001, 319 pages

Yann Martel et la simplicité volontaire

LE DEVOIR

Un ou deux millions, ça ne change pas le monde, sauf que... Sauf que rien du tout. Malgré les immenses droits d'auteur générés par la vente de son roman *Life of Pi*, le Québécois Yann Martel continue sa petite vie rangée comme si de rien n'était. Mieux, dans une entrevue accordée récemment au *Times* de Londres — il a été impossible cette semaine d'en obtenir une pour *Le Devoir* —, il affirme se fier carrément de l'argent.

Life of Pi a remporté le Booker Prize en octobre, un des prix littéraires les plus prestigieux du monde. Martel explique avoir placé à la banque les quelque 125 000 \$ rattachés à la récompense. Depuis, le roman est devenu le plus populaire de l'histoire du Booker Prize. Il trône en tête de plusieurs listes de best-sellers du monde anglo-saxon. Rien qu'au Canada, l'ouvrage publié par Ventago a été écoulé à plus de 200 000 exemplaires. Les traductions en cours — dont celle très attendue ici, en français, réalisée par les parents de Yann Martel — devraient stimuler encore plus les ventes. Le quotidien londonien estime que M. Martel est déjà largement millionnaire.

«Je fais des montagnes de fric, mais...», raconte laconiquement le romancier au *Times*. «De combien d'argent une personne a-t-elle besoin? J'ai 39 ans. J'aurai 40 ans cet été. Disons que je vive encore 40 années. De combien d'argent ai-je besoin pour 40 ans?»

Visiblement de très peu. L'article explique encore que Yann Martel a longtemps vécu (ou survécu) à Montréal avec 6000 \$ par année et un peu d'aide de ses parents. Sur-tout, la gloire et la fortune n'ont pas changé, ou si peu, les habitudes de l'homme végétarien, adepte du yoga. «Je prends beaucoup plus de taxis depuis quelque temps, confie-t-il, et récemment, à Dublin, j'ai acheté trois CD — un latino, un africain et un autre truc. Mais je n'ai pas de chaîne stéréo pour les faire jouer.»

S. B.

DANS LA POCHE

Désordres amoureux

JOHANNE JARRY

Hajime et Shimamoto-san partagent une particularité plutôt rare au Japon du début des années 1950: ils sont enfants uniques. Cette marginalité les rapproche; ils deviennent rapidement inséparables. Mais à la fin de l'école primaire, ils s'inscrivent à des collèges différents et se perdent de vue. Au début de la trentaine, Hajime se marie, devient propriétaire de bars de jazz à Tokyo et père de deux petites filles. Cette vie, qui le satisfait, projette l'image d'un homme épanoui. Pourtant, Hajime se méfie du déroulement tranquille de ses jours. Cet équilibre est brisé lorsque Shimamoto-san franchit le seuil d'un de ses bars un soir de pluie. Rester avec elle qui a connu une proximité jamais retrouvée depuis leur séparation lui fait remettre ses choix en question. Tout quitter pour retrouver Shimamoto-san? Le roman *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* (10/18), de l'écrivain japonais Haruki Murakami, évite au lecteur une fin simpliste. Une subtile sensualité trouble le questionnement existentiel de Hajime: ce bonheur familial est-il vrai? Un roman troublant, qui donne envie de poursuivre l'incursion dans l'univers de Murakami avec *La Ballade de l'impossible* (Points), où ce dernier explore un thème semblable puisqu'il y est question d'un jeune homme dont la vie est bouleversée par ses retrouvailles avec une amie d'enfance.

Publié en 1978, le roman *Souvenirs de San Chiquitta* (BQ), de Louis Gauthier, raconte l'histoire d'une passion qui transporte son narrateur à San Chiquitta, pays fictif situé en Amérique centrale. On reconnaît ce «prêt à tout vivre» qui caractérise plusieurs des narrateurs de Gauthier. Toutefois, celui-ci semble plus obsédé que les autres par une histoire d'amour qui lui échappe.

L'homme que ma mère a aimé (Folio), d'Urs Widmer, est le récit étrange de la vie d'une mélomane qui a aimé dans l'ombre et le retrait un chef d'orchestre réputé. Si ce dernier se montre d'abord sensible à la jeune femme, il lui signifie rapidement sa perte d'intérêt en mariant une riche héritière. La jeune femme se marie à son tour, donne naissance à un enfant auquel elle n'arrive visiblement pas à s'intéresser. Un mariage fantôme puisque le fils ne parle jamais de son père dans ce récit qu'il consacre à la vie de sa mère. Ni la maternité, ni la folie (elle sera traitée par électrochocs), ni la guerre ne l'empêchent d'aimer Edwin jusqu'à sa mort, lais-



sant derrière elle ce fils qui n'a pu tenir d'autre rôle auprès de sa mère que celui de témoin.

Histoires de famille

«A-t-on jamais une «relation» avec sa mère? Non je ne crois pas», écrit Richard Ford dans *Ma mère* («Petite bibliothèque», Éditions de l'Olivier). Dans ce court récit biographique, l'auteur, tentant de décrire qui était sa mère, réalise que de grands pans de sa vie et de sa personnalité lui sont inconnus. L'amour ne comble pas ces trous et ne peut rien contre la mort qui s'annonce. «Même ensemble, nous étions seuls», confie Ford en conclusion, au moment où son deuil commence.

On a beaucoup spéculé, écrit Tatiana Tolstoï, sur les raisons pour lesquelles mon père a quitté le foyer familial à la fin de sa vie. Il est temps de rétablir les faits. La fille aînée du célèbre écrivain apporte un nouvel éclairage sur l'histoire familiale dans *Sur mon père* (Éditions Allia), publié une première fois dans la revue *Europe* en 1928. Sa mère, issue d'une famille bourgeoise et de santé fragile, souhaitait vivre dans un milieu confortable. Tolstoï, lui, sensible aux conditions de vie de ses compatriotes dont témoignent ses romans, voulait vivre comme les paysans. Cette différence oppose le mari à sa femme jusqu'au jour où, bien que très âgé, il décide de vivre comme il l'entend. Ce que Tatiana perçoit et retient de la vie de ses parents mérite le détour, mais croire qu'elle détient la vérité, c'est oublier le mystère qui enveloppe chaque vie de couple.

Ce mystère, la danseuse Lucette Destouches ne tente pas de l'élucider dans *Céline secret* (Le Livre de poche), récit auquel donne forme Véronique Robert, pour qui la dernière compagne de Louis-Ferdinand Céline retrace des moments

de vie pendant ses années passées avec lui. «Depuis la mort de Louis, la vie ne m'intéresse plus. C'est comme si avec lui j'avais nagé dans un fleuve pur et transparent et que je me retrouvais sans lui dans une eau sale et boueuse. On a été seuls tous les deux et personne d'autre pendant vingt-cinq ans. Il me protégeait de tout et je lui ai tout donné.» Lucette Destouches rappelle les expériences indécryptables de la guerre, l'exil, son amour inconditionnel pour Céline, la présence essentielle des animaux, sans jamais s'apitoyer sur son sort. Une lecture surprenante.

Découvertes

«J'ai commencé ce texte lorsque je vous ai écouté. Il ne s'agit pas d'écrire une souffrance (la vôtre ou la mienne). Il s'agit d'être là.» Ainsi commence *Fragmentation d'un lieu commun*, de Jane Sautière, publié dans la nouvelle collection «Minimales», aux Éditions Verticales. Ce récit, réparti en cent fragments comme autant de traces d'existence, inscrit dans un espace libre (le livre) des instants partagés avec ceux et celles que la narratrice, une «éducatrice pénitentiaire», a croisés dans les prisons. Cela donne un texte inclassable, à lire lentement.

Un vieil homme se prépare à mourir; c'est le moment des bilans. *Sésame, ferme-toi* (10/18) clôt *Variations sur le thème d'une dictature africaine* (10/18), une trilogie au titre éloquent de Nuruddin Farah. Cet auteur somalien, en exil pour des raisons politiques depuis presque trente ans, continue d'habiter son pays par la fiction. Son œuvre engagée et poétique, particulièrement sensible à la condition des femmes somaliennes — lire *Sardines* (10/18) et *Dons* (Motifs/Le Serpent à Plumes) —, ouvre au lecteur les rues, les maisons et les vies des habitants de Mogadiscio.

Signalons aussi trois titres de Walter Benjamin. D'abord, *Écrits français* (Folio essais) dont l'introduction très détaillée éclaire la dernière période de la vie du penseur juif allemand, exilé en France jusqu'en 1940, année de son suicide. Puis, dans la collection «Allia», deux textes publiés dans *Écrits français*, mais présentés autrement par l'éditeur: «Paris, capitale du XIX^e siècle» et «L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique».

Enfin, qui n'a pas rêvé de devenir lecteur itinérant après avoir vu Miou-Miou incarner une lectrice dans le film qu'a réalisé Michel Delville? On peut découvrir ou redécouvrir ce roman très populaire de Raymond Jean en lisant *La Lectrice* (Babel).



Prix des libraires
du Québec

Spectacle-hommage
aux 10 ans du

Prix des libraires du Québec

Précédé de la cérémonie de la remise des prix 2003

Le mardi 13 mai 2003 à 19 h 30

au Lion d'Or

Entrée gratuite

Organisé par l'Association des libraires du Québec

en collaboration avec le 9^e Festival international de la littérature

Lectures d'extraits de toutes les œuvres primées
au cours des 10 dernières années par:

Gil Courtemanche, Bruno Hébert, Marie Laberge,
Monique Proulx, Michel Tremblay et Sylvain Trudel
ainsi que par les comédiens

Marcel Pomerlo, Maude Guérin et Céline Bonnier
accompagnés du pianiste
Erik Shoup.



ESSAIS

Mémoire et jeunesse du militantisme

Être militant syndical, aujourd'hui comme hier, ici comme ailleurs, n'a jamais été chose facile. Le pouvoir établi n'abandonne jamais de gaîté de cœur les prérogatives qui lui ont permis de s'imposer comme tel et qui lui permettent de perdurer. Travaillant sans relâche à faire passer son idéologie conservatrice pour un discours conforme à l'ordre naturel des choses, il séduit souvent ses propres victimes en transformant ses ennemis en fauteurs de désordre.

Pèse donc, sur le militant, le fardeau d'une preuve difficile à établir dans les circonstances: que l'ordre nouveau qu'il propose est plus juste, plus équitable, et qu'il dépasse le simple transfert du pouvoir illégitime des uns vers les autres. À l'intérieur même des rangs syndicaux, d'ailleurs, cette quête de justice s'avère sans cesse menacée par la tentation corporatiste qui voit des intérêts particuliers prendre le pas sur le principe de solidarité. Être militant syndical, donc, demeure une mission, une vocation qui exige combativité et droiture d'esprit.

Cela, qui reste vrai aujourd'hui, l'était peut-être encore plus hier, et c'est ce que Mathieu Denis et son équipe (Albert Albala, Michel Sarath de Silva et Yanic Viau) ont voulu montrer en menant une intéressante série d'entretiens avec Jacques-Victor Morin, «un des principaux acteurs de la gauche québécoise de l'après-guerre». Publié sous le titre de *Jacques-Victor Morin: syndicaliste et éducateur populaire*, l'ouvrage qui résulte de cette initiative, en plus de ses intentions historiques, vise aussi à «permettre la transmission d'une expérience militante de la génération du Québec de l'après-guerre à celle qui allait avoir 25 ans en l'an 2000».

Et il s'agit, en effet, de toute une expérience. Permanent syndical pendant la majeure partie de sa vie au sein, principalement, de la Fédération des unions industrielles du Québec (FUIQ-CCT) et, plus tard, de la FTQ, militant politique dans les rangs de la



Louis Cornéliier

CCF (Co-operative Commonwealth Federation), du NPD et du Parti socialiste du Québec qu'il a cofondé, éducateur populaire à l'emploi de diverses instances syndicales québécoises et internationales, Jacques-Victor Morin, issu d'une famille bourgeoise canadienne-française de Montréal (son grand-père, le notaire Victor Morin, est l'auteur du fameux «code Morin»), a suivi un parcours qui méritait d'être mieux connu et de passer à la postérité afin, entre autres, de fournir un modèle aux militants d'aujourd'hui qui entendent «résister à la force du nombre de ceux qui, de toutes sortes de manières, incitent à baisser les bras sous prétexte de tirer les leçons du siècle».

Guy Rocher, en préface, a raison de souligner le courage qu'il a fallu, à Morin et à ses frères d'armes, pour combattre des employeurs bornés, un gouvernement unioniste réactionnaire, une action syndicale catholique par trop temporisatrice et les autorités syndicales et politiques centralisatrices de Toronto.

Aujourd'hui octogénaire, Morin raconte, dans ce livre, les affrontements, les espoirs, les réussites et les échecs d'une génération de militants animés par un inébranlable idéal de justice sociale. Il y fait revivre, modestement mais avec fierté et énergie, des luttes ouvrières essentielles et la naissance du sentiment indépendantiste dans les rangs syndicaux. Distribuant les coups de chapeau (Ed Bantey, Léo Lebrun, ancien président des cols bleus de la Ville de Montréal, et sa tante Renée

Morin, pionnière de l'éducation des adultes au Québec) et les coups de pied (Thérèse Casgrain, Claude Ryan, les trois colombes fédérales et la «gauche» des années 70), il livre ici un témoignage précieux qui, à la fois, illustre la noblesse de la mémoire syndicale et redit l'éternelle jeunesse du militantisme de gauche.

Madeleine de tous les combats

Je savais que Madeleine Parent, elle aussi, avait été une grande militante, et je n'ai pas été surpris d'entendre Morin en parler en ces termes: «*Madeleine Parent était une militante syndicale hors pair. Elle avait le poulx de la classe ouvrière. Il n'y avait alors que quelques femmes dans le mouvement à détenir une telle position et Madeleine avait l'admiration de beaucoup d'autres personnes, qui ne partageaient pas ses idées.*»

J'ignorais toutefois (il n'y a pas que le militantisme qui est jeune!) la réelle ampleur de son œuvre; le collectif intitulé *Madeleine Parent militante*, sous la direction d'Andrée Lévesque, m'a donc renversé. Quelle femme extraordinaire, en effet, que cette Madeleine de tous les justes combats qui a consacré sa vie entière, et ce n'est pas une image, à la lutte en faveur de la dignité des ouvriers et, plus particulièrement, des ouvrières!

Recueil de textes-hommages qui fait suite à un colloque tenu à l'université McGill en mars 2001, ce collectif trace le portrait d'une véritable héroïne qui, comme le souligne Monique Simard, n'a cessé «de prôner un type de syndicalisme de base, militant et engagé, ne se complaisant pas dans les secteurs moins difficiles à organiser et ne faisant pas de concessions à un certain establishment du milieu des relations de travail».

On y découvre, avec Andrée Lévesque, la jeune étudiante de McGill (1936-40) qui fait ses premiers pas dans le militantisme; avec Denyse Baillargeon, l'organisatrice syndicale qui lutte avec les travailleurs québécois du textile dans les années 40 et 50; avec

John Lang, la militante canadienne qui, avec son mari Kent Rowley, travaille inlassablement, comme l'écrit John St-Amand, à la «*démocratisation et [à] la canadienisation du mouvement ouvrier, en particulier dans la Confédération des syndicats canadiens.*» Quant à Lynn Kaye, Lynn McDonald, Shree Mulay, Françoise David et Michèle Rouleau, c'est à la militante féministe qu'elles rendent hommage, à celle qui a contribué aux rapprochements des groupes de femmes québécoises et canadiennes avec leurs consœurs des communautés autochtones et immigrantes.

Madeleine Parent a appris à la dure le difficile métier de syndicaliste. Les employeurs, Duplessis et les bonzes du syndicalisme américain en terre canadienne ne lui ont pas fait de quartier, et on ne peut qu'être ébloui devant la ténacité dont cette femme admirable a su faire preuve tout au long de sa vie, ténacité qui s'exprime encore, d'ailleurs, dans les multiples engagements actuels de cette calme octogénaire.

«*Une volonté de fer et un collier de perles*», écrit le chroniqueur Rick Salutin pour la décrire. Un exemple pour la jeunesse, aurait-on dit à une autre époque si on avait accordé à la générosité militante la grandeur qui lui revient. L'incarnation de la noblesse du syndicalisme québécois, ajouterai-je.

louiscornellier
@parroinfo.net

JACQUES-VICTOR MORIN
SYNDICALISTE ET
ÉDUCATEUR POPULAIRE

Mathieu Denis
VLB éditeur
Montréal, 2003, 256 pages

MADELEINE PARENT,
MILITANTE

Sous la direction
d'Andrée Lévesque
Éditions du Remue-Ménage
Montréal, 2003, 128 pages



Madeleine Parent a appris à la dure le difficile métier de syndicaliste.

MICHEL LECLERC

Si nos âmes agonisent



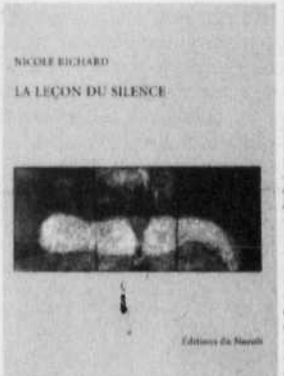
Michel Leclerc
Si nos âmes agonisent
96 pages - 17,95 \$

Parfois tu me rejoins
dans la fraternité pluvieuse de l'instant
les mondes où je te vois battre en moi
comme des gouffres vivants

Nicole Richard
La leçon du silence
84 pages - 15,95 \$

Les décombres du silence foment des
montagnes
dernière lesquelles la recherche révèle
parfois
le lointain.

«Un livre d'une force d'évocation inouïe.»
David Cantin, *Le Devoir*



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

www.lenoroit.com

De la psycho à la radio

AVEC PSYCHOLOGIE
Rose-Marie Charest
Libre Expression
Montréal, 2003, 224 pages

À force, cependant, de réduire constamment la psychologie à la psychothérapie, les pys vont finir par nous faire croire que les

relatifs bien portants (soyons prudents) ne les intéressent que très relativement. Ce serait dommage. Attention: je ne dis pas

que c'est ce que fait systématiquement ce livre au ton plutôt agréable. Je dis qu'il n'est pas exempt de cette tentation.

LOUIS CORNELIER

Le doc Mailloux en fait à LCKAC; elle, c'est à la radio de Radio-Canada, en compagnie de René Homier-Roy, et dans un style à l'avenant, c'est-à-dire pas mal moins carré. Et les lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion d'entendre Rose-Marie Charest, présidente de l'Ordre des psychologues du Québec, dispenser ses lumières psychologiques en ondes peuvent maintenant y avoir accès en se procurant *Avec psychologie*, un recueil de 24 de ses chroniques radiophoniques.

Est-ce bon? Disons que ça vaut le détour. Psychologue sympathique et prudente, aux propos très nuancés, Rose-Marie Charest ne fait pas du tout dans le genre «lignes ouvertes» musclé. Son approche consiste plutôt à suggérer, en quelques pages (ou en quelques minutes), un point de vue psy sur un thème classique: l'amour, le bonheur, le couple, le stress, la sexualité, la violence et quelques autres. Ses commentaires sur les rapports différents qu'entretiennent garçons et filles avec l'école, sur la rentrée scolaire, sur la monoparentalité, sur l'intimidation et sur les effets psychologiques de la pauvreté comptent parmi les moments les plus intéressants de ce livre qui propose des réflexions simples sur quelques situations tirées de notre «vécu».

Il s'agit donc d'une psycho-pop intelligente qui n'évite cependant pas toujours le principal travers de la culture psy dominante, c'est-à-dire cette insistance sur l'aspect thérapeutique de la psychologie. Cette approche est critiquable parce qu'elle néglige la leçon essentielle de Freud, à savoir que tout discours qui traite de l'humain a besoin de s'inscrire dans un terreau culturel et anthropologique pour dépasser la seule thérapeutique dont les limites sont par trop évidentes.

La psychologie ne concernerait-elle donc que les malades ou, à tout le moins, ceux qui éprouvent des problèmes? Bien sûr que non, et je rappelle ici, pour les besoins de la démonstration, qu'à l'entrée «psychologie», *Le Petit Robert* donne d'abord cette définition: «*Connaissance de l'âme humaine, considérée comme une partie de la métaphysique.*»

ENTRETIENS AVEC **JEAN-PAUL SARTRE**
AOÛT-SEPTEMBRE 1974 de **Simone de Beauvoir**
Lecture intégrale en douze épisodes
par **Sami Frey**



Une présentation du
9^e Festival international de la littérature
en collaboration
avec le **Studio littéraire de la Place des Arts**

> 4 au 17 mai 2003 (relâche les 10 et 12 mai)

Studio-théâtre Stella Artois
Place des Arts
Québec

Entrée : 33 \$ (taxes et redevances incluses)
Forfait pour les 12 représentations : 297 \$
Quantité limitée / Disponible jusqu'au 26 avril 2003
Billets en vente : 514.842.2112 514.277.1010

> Info-festival : 514.277.1010
www.uneq.qc.ca/festival

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Province
du Québec

Le Conseil
des arts
et des lettres
Montréal

Canada

Québec

Ville de Montréal

LE DEVOIR

fib

UNEQ

CONSEIL DES ARTS
ET DES LETTRES
DE MONTRÉAL

Ville de Montréal

UNEQ

CONSEIL DES ARTS
ET DES LETTRES
DE MONTRÉAL

Ville de Montréal

LE DEVOIR

fib

UNEQ

CONSEIL DES ARTS
ET DES LETTRES
DE MONTRÉAL

Ville de Montréal

UNE PRÉSENTATION
DE LA **SOCIÉTÉ DES AMIS DE JACQUES FERRON**,
EN COLLABORATION AVEC
LE **9^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

LES CONTES DE
JACQUES FERRON

dits et recréés par
Jocelyn Bérubé,
Michel Faubert,
Alain Lamontagne,
Claudette L'Heureux,
Jean-Marc Massie
et Christian Vézina

*Je suis le dernier de la tradition orale
et le premier de la transcription écrite.*
J.F.

Ce spectacle est organisé grâce au soutien
du Conseil des arts et des lettres du Québec
à la Société des amis de Jacques Ferron.

SAMEDI 10 MAI, 20 H

LION D'OR

1676, rue Ontario Est
Entrée : 12 \$ (régulier) / 8 \$ (étudiants, membres de
l'UNEQ et de la Société des Amis de Jacques Ferron)
Billetterie : 514.277.1010
Renseignements :
www.ecrivain.net/ferroncontes/
Info-festival : 514.277.1010 / www.uneq.qc.ca/festival

ESSAIS

Le pari du bonheur

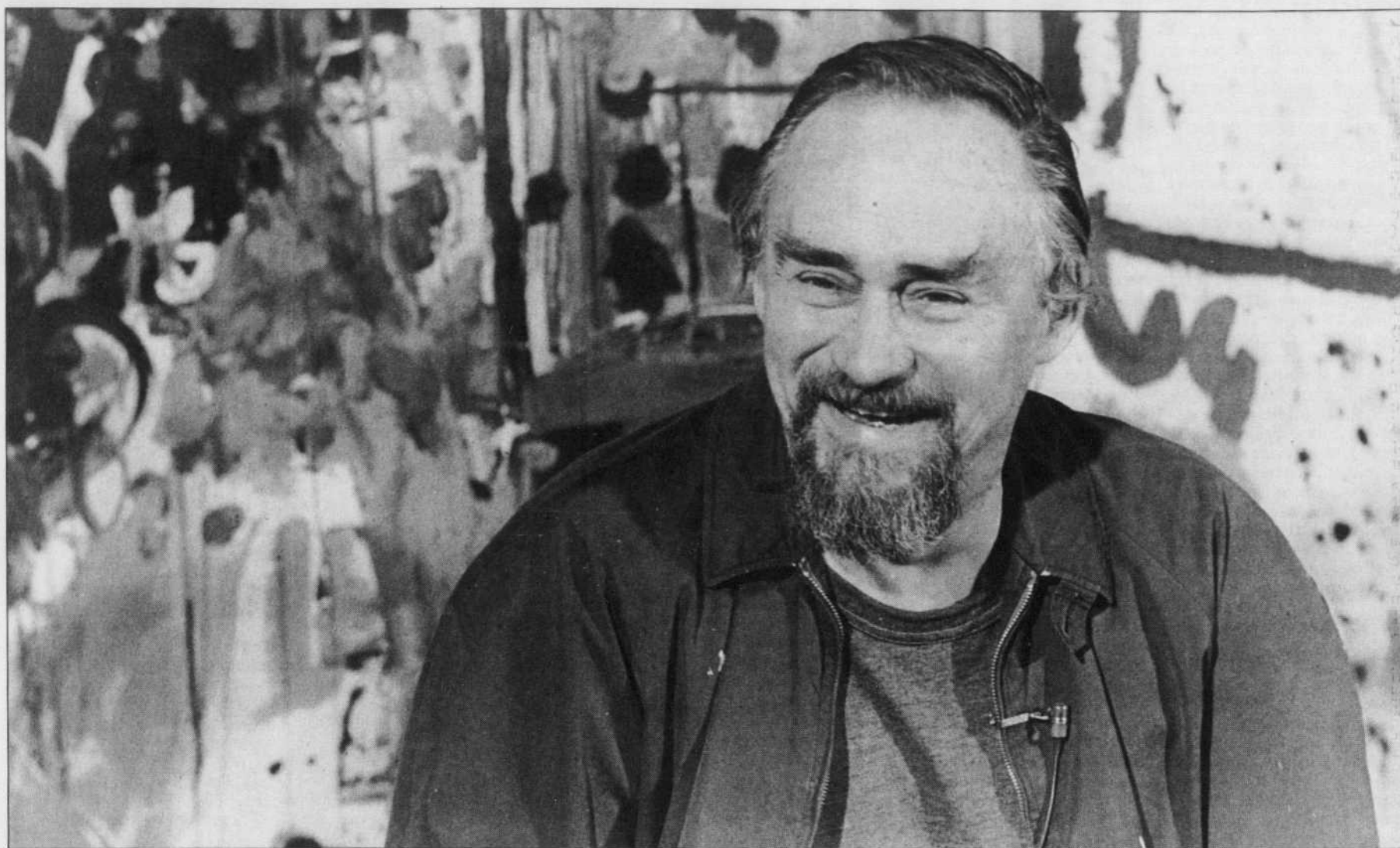
Une première biographie de Pierre Gauvreau par Jeanette Biondi

HÉLÈNE DE BILLY

Peintre, signataire de *Refus global*, pionnier de la télévision, réalisateur des mémorables séries *Radisson*, *D'Iberville* et *Rue de l'Anse*, auteur des téléromans *Le Temps d'une paix* et *Cormoran*, Pierre Gauvreau compte parmi les grands bâtisseurs de la modernité au Québec. Individualiste impénitent, athée endurci, affirmant dès sa jeunesse sa haine des despotismes ambiants, il a mené pendant plus de 50 ans un combat de tous les instants «pour débarrasser la société canadienne-française de sa vieille croûte d'intégrisme catholique romain», comme il l'a lui-même écrit. Refusant de se cantonner dans les arts dits majeurs, ce peintre, qui compte parmi les premiers à avoir abordé l'abstraction au Québec, a investi l'espace télévisuel avec l'énorme succès que l'on sait: au début des années 80, *Le Temps d'une paix* attirait jusqu'à 2,5 millions de téléspectateurs chaque semaine. Toute sa vie, Pierre Gauvreau a voulu transformer les mentalités. Plus que quiconque, l'homme incarne la Révolution tranquille, la vraie, celle qui n'est jamais terminée.

En rédigeant cette première biographie autorisée — et non censurée, précise-t-on en quatrième de couverture —, Jeanette Biondi a fait des choix.

Négligeant certains thèmes de la vie privée (comme les rapports de M. Gauvreau avec ses enfants ou les femmes de sa vie) mais n'y renonçant pas complètement, elle a avant tout préféré s'attarder sur le travail du peintre et du réalisateur. Son livre est passionnant. D'abord parce que Gauvreau a connu, auprès de sa mère et de son frère Claude, «le génie», une jeunesse aux résonances quasi mythiques. Ensuite parce que Mme Biondi n'essaie pas de résoudre les contradictions de son sujet. Elle nous laisse le soin de juger. Ainsi, on se rend compte que l'ardent défenseur de la liberté est aussi, sur les plateaux de télévision, «un homme exigeant et dur». On se



Pierre Gauvreau dans son atelier de Montréal.

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

rend également compte que cet artiste en quête de sérénité (un mot fréquemment employé pour décrire sa peinture) possède une grande soif de reconnaissance et un caractère querelleur — on ne compte plus les ruptures dans sa vie. En ce sens, Jeanette Biondi laisse soupçonner la présence d'une blessure inguérissable, source de tourment mais également de vitalité, d'où le titre de sa biographie: *Le jeune homme en colère*.

Les deux frères

Pierre Gauvreau voit le jour à Montréal le 23 août 1922. Trois ans plus tard, à la date même de la naissance de son frère Claude, leur père, Lucien Gauvreau, quitte femme et enfants et retourne vivre chez ses parents. Il n'adressera jamais la parole à son dernier enfant, réservant toute son attention à son aîné, Pierre. Pourquoi cette haine à l'endroit du fils puîné? Quelles répercussions sur les caractères respectifs des deux garçons? Mme Biondi, qui jamais n'aborde la question de la culpabilité, ne fournit ni hypothèses ni explications. En revanche, elle dresse un portrait sensible de Julienne Saint-Mars-Gauvreau, une femme courageuse qui pratique la confiance et le détachement en matière d'éducation. «convaincue que ses fils étaient exceptionnels». Provenant d'une famille de librepenseurs, Julienne Gauvreau s'intéresse aux arts. Si les jeunes Gauvreau n'ont pas de père à demeure, ils ont en revanche une bibliothèque fort bien garnie, qu'ils ont héritée de leur grand-père maternel. «C'est dans les livres que les pe-

tits Gauvreau forment leur intelligence, leur sens moral et social.»

Autodidactes brillants et révoltés, Pierre et Claude Gauvreau forment un tandem unique dans les annales de la culture québécoise. Appartenant à la même avant-garde automatiste (quoique partageant un point de vue divergent sur ce mouvement), ayant tous les deux Paul-Émile Borduas comme mentor, les deux frères veulent changer la société, voire le monde dans lequel ils vivent. Chez leur mère, entourés de la grand-mère et de la tante Baba, ils partagent la même chambre. Pendant que Pierre peint, Claude écrit «debout, appuyé à la petite commode qui lui sert de bureau, sous une lumière bleue».

Ces pages sur la jeunesse de Pierre Gauvreau et ses relations avec Claude comptent parmi les meilleures du livre de Mme Biondi. Les deux frères ont des tempéraments très forts. Chacun se définit par rapport à l'autre, Pierre, qui s'engage dans l'armée canadienne à titre volontaire en 1943 (il partira bientôt pour l'Angleterre), semble opter pour une voie

plus pragmatique. Il est le protecteur. D'un anticonformisme à la limite de la violence, Claude, pour sa part, s'apprête à accoucher d'une œuvre poétique et théâtrale d'une originalité proverbiale qui ne sera reconnue qu'après sa mort. Il est le visionnaire. D'entrée de jeu, c'est lui, le génie — une perception qui se confirme dans les descriptions que Pierre Gauvreau fait de son cadet.

Les deux jeunes hommes s'admirent, s'épaulent, puis, dans la foulée de *Refus global*, se disputent sur des questions idéologiques. «Des brouilles», estime la biographe, qui soutient ici le point de vue de son sujet. «Ce qui lie les frères Gauvreau, du cœur de leur enfance, sera toujours plus fort que les chicanes, écrit-elle, les accusations, les éclats de voix et les silences.»

Le drame

Mais un drame se prépare. Le 7 juillet 1971, Claude Gauvreau se jette du haut de la maison qu'il habite. De 1954 à sa mort, le poète avait fait dix séjours à l'hôpital psychiatrique. Pendant qu'il poursuivait une œuvre à la limite du martyre, Pierre, lui, renonçait plus ou moins à la peinture (il y reviendra en 1976). Ce suicide que Pierre Gauvreau a toujours nié (retenant plutôt la thèse de l'accident) provoque chez ce dernier «des remous» qui restent indicibles. Il semble en effet que jamais le

peintre de la sérénité ne réussira à exprimer son désarroi devant la tragédie, pour la simple raison, écrit la biographe, que «le suicide est un tabou impossible à transgresser avec sérénité».

Mme Biondi a eu accès aux dossiers médicaux. Tant du côté des Saint-Mars que du côté des Gauvreau, elle y a découvert une lourde histoire familiale de diverses maladies mentales. Sur la foi de ces documents, elle blâme l'hérédité et elle seule pour les tourments du grand «original épormyable».

La biographe aborde cette question cruciale avec doigté et une infinie délicatesse. On comprend que c'était la seule manière de procéder. Pierre Gauvreau avait 48 ans quand son frère s'est ôté la vie. Il en a 80 aujourd'hui. Comme artiste, il est resté fidèle toute sa vie à son idéal d'humanisme et de liberté. Comme homme, il a fait le pari du bonheur et de la sérénité. Etant donné les circonstances, c'est ce dernier objectif qui a mobilisé chez lui le plus de courage et le plus d'énergie.

LE JEUNE HOMME EN COLÈRE

BIOGRAPHIE

DE PIERRE GAUVREAU

Jeanette Biondi

Lancôt éditeur

Montréal, 2003, 385 pages

Agenda littéraire

Mai 2003

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois

13

MARDI 13 MAI 2003, 19 H 30

Les Mardis Fugère

CONFIDENCES LITTÉRAIRES DE L'ÉCRIVAIN

GUILLAUME VIGNEAULT

Lecture de textes de l'auteur par BENOÎT GOUIN
Maison de la culture Frontenac, 2550, Ontario Est, Montréal. Entrée libre

MERCREDI 14 MAI 2003, 19 H

L'écrivain au cœur du monde

TABLE RONDE DEVANT PUBLIC :

TROUVER LES MOTS POUR DIRE LE MONDE

Avec les écrivains journalistes

NEIL BISSOONDATH, GILLES GOUGEON,

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE, JR LÉVEILLÉ

Diffusion en direct sur la chaîne culturelle de

RADIO-CANADA (100,7 FM)

Animation : ALINE APOSTOLSKA

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Entrée gratuite. Réservation obligatoire



MERCREDI 21 MAI 2003, 19 H 30

Soirée Québec-Bavière

EN COLLABORATION AVEC LA REPRÉSENTATION

DE L'ÉTAT DE BAVIÈRE AU QUÉBEC

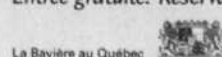
Lecture par des écrivains d'ici et de là-bas

accompagnés de musiciens

Direction artistique : GILLES DEVAULT

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Entrée gratuite. Réservation obligatoire



La Bavière au Québec

Renseignements et réservations au (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca

LIBER

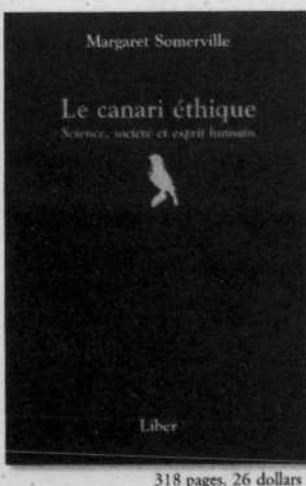
Margaret Somerville

Le canari éthique

Science, société et esprit humain



© Pierre Louis Morneau



318 pages, 26 dollars

DU NOUVEAU EN TOPONYMIE

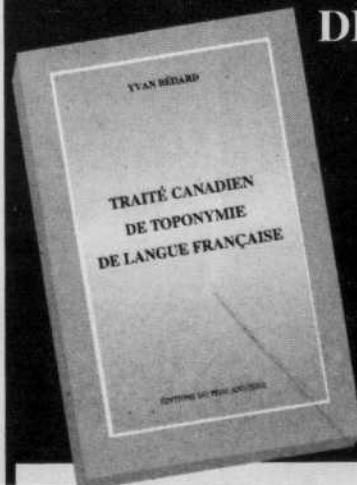
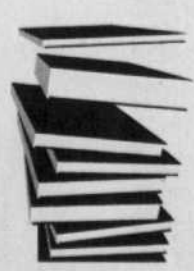
TRAITÉ CANADIEN DE TOPONYMIE DE LANGUE FRANÇAISE

PAR YVAN BÉDARD

ÉDITIONS DU PHALANSTÈRE

114 pages • 18 \$

Comprend un index des génériques de toponymes

Distribution Univers
845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) 67A 3S8
Téléphone : (418) 831-7474 ; 1-800-859-7474 Télécopieur : (418) 831-4021
Courriel : d.univers@videotron.ca

Marché francophone de la poésie

Samedi et dimanche

Sous le chapiteau, dès 11 h 30 :

- Près de 50 éditeurs et poètes du Québec, du Canada, de la Belgique et de la France.
- Lectures de poésie et jazz animées par Guy Marchamps. Avec notamment Christian Prigent, Yolande Villemaire, Bernard Pozier, David Cantin, Pierre Nepveu, Bruno Roy, Robert Dickson.

Dimanche

Dimanche 14 h :

- Table ronde poésie et fiction animée par Marie-Andrée Lamontagne.
- Avec Louis Gauthier, Élise Turcotte, Sylvie Nicolas et Pierre Raphaël Pelletier.
- Avec la participation de l'Union des écrivains et écrivains québécois.

présenté par Maison poésie

en collaboration avec LE DEVOIR

Ville de Montréal

Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Le Conseil des Arts du Québec
The Quebec Council for the Arts

Québec

Conseil de la culture
du QuébecConseil de la culture
de la GaspésieConseil de la culture
de la Côte-NordConseil de la culture
de la SaguenayRegroupement des écrivains
canadiens-français

ESSAIS

Métis de souche et Métis de cœur

MICHEL LAPIERRE

Lionel Groulx a célébré l'édification du fragile et ambigu «*empire français d'Amérique*» au point d'y voir la «*grande aventure*» d'un peuple en devenir. L'historien triomphaliste ne se doutait pas que le mot aventure pouvait être interprété au second degré. L'interprétation historique et la recreation littéraire de l'«*Amérique française*» coloniale constitue pourtant une aventure en soi.

On croirait même, depuis la publication en 1969 des *Historiettes* de Jacques Ferron, que cette aventure intellectuelle est encore plus extraordinaire que l'aventure physique vécue par nos ancêtres, à l'échelle du continent, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Rien de plus compréhensible qu'une telle impression. Ferron avait la hardiesse de relier le passé au présent en expliquant que l'Amérique dite française était, en réalité, un vaste réseau commercial, fondé sur notre métissage culturel avec les Amérindiens, et que la portée humaniste de ce métissage se perpétue et s'approfondit dans notre imaginaire sous la figure d'une Amérique québécoise.

L'historien français Gilles Havard, universitaire très sérieux, n'a pas l'audace de se référer à un historien clandestin comme Ferron, mais il est conscient du développement original de l'historiographie québécoise depuis un siècle. A pro-

pos de l'étude de l'«*empire français d'Amérique*», Havard déplore que, dans la «*recupération de la mémoire*», un «*écart considérable*» se soit creusé entre nos historiens et les historiens français.

En écrivant *Empire et métissages: Indiens et Français dans le Pays d'en Haut (1660-1715)*, Havard a voulu réduire cet écart. L'historien y réussit dans une très large mesure. Il faut dire que la tâche n'était pas des plus difficiles. Les historiens français, tout comme leurs confrères anglo-saxons, avaient l'habitude d'étudier l'«*empire français d'Amérique*» comme s'ils se penchaient sur les civilisations sumérienne ou hittite... Il n'était jamais question pour eux de considérer la culture québécoise actuelle comme l'épanouissement logique d'un lointain métissage qui allait bien au-delà de la biologie. Malgré tous ses efforts, Havard lui-même ne se libère pas complètement de cette insensibilité à l'un des aspects les plus importants de la continuité historique nord-américaine.

L'historien français affirme que le destin des descendants de Pierre Couc, ce Français qui épousa, en 1657 à Trois-Rivières, l'Algonquienne Marie Miteouamegoukoue, «*rend compte plus que tout autre de l'importance du métissage*» en Amérique du Nord. Intimement liés aux Amérindiens, ces descendants de Couc, souvent surnommés Montour, ont contribué à faciliter la

pénétration des Anglo-Saxons sur ce qui deviendra l'immense territoire des États-Unis.

Un manifeste métisse

Havard n'aurait guère pu imaginer que surgirait aujourd'hui un Pierre Montour montréalais qui, après avoir découvert le rôle des siens dans l'élaboration du rêve anglo-saxon, s'est rendu compte que l'heure était enfin venue de construire son propre rêve. Montour a publié *O Canada! Au voleur!*, un manifeste aussi génial que débridé qui aurait plu au docteur Ferron. Avec la compétence d'un juriste, ce ferronien qui s'ignore plaide en faveur de l'autodétermination de la nation métisse du Québec. Montour le fait avec tellement d'enthousiasme et de générosité qu'on peut croire qu'il défend aussi bien les droits des Métis de souche que ceux des Métis de cœur, bref les droits de tous les Québécois. Tout en restant lucide, sa pensée dépasserait ainsi le cadre juridique pour se rapprocher de celle de Louis Riel, ce prophète qui, dans sa démarche lumineuse, voyait dans le Québec le cœur caché du continent métis et amérindien.

Bien qu'il soit moins intrépide que Montour, Havard, le grand érudit, a le mérite de démontrer, par une analyse serrée des faits, qu'à cause de notre simple faiblesse numérique il nous était nécessaire de nous allier à plusieurs nations amérindiennes et même de leur ressembler. Nous devons d'abord participer à leur résistance à l'hégémonie iroquoise pour ensuite, une fois la paix conclue avec les Iroquois, nous protéger, au même titre que l'ensemble de l'Amérique du Nord autochtone, contre la menace anglaise. Havard donne raison à Bougainville. Cet aide de camp de Montcalm affirmait, en 1757, que c'est «*l'affection*» que les Amérindiens «*nous portent qui jusqu'à présent*» a préservé le Canada de la conquête britannique.

Des choses aussi terre à terre que la traite des fourrures et la nécessité de survivre nous auront permis, sans même que nous nous en apercevions, de devancer l'Occident entier dans l'aventure sans fin des relations interculturelles. Le Français Gilles Havard oserait-il imaginer qu'en 1890, lorsque la cavalerie américaine massacrait le dernier carré de la résistance amérindienne à Wounded Knee, c'était un morceau du Québec qui disparaissait?



ARCHIVES LE DEVOIR

Le leader métis Louis Riel.

EMPIRE ET MÉTISSAGES

Gilles Havard
Septentrion
Sillery, 2003, 868 pages

Ô CANADA! AU VOLEUR!

Pierre Montour
Les Intouchables
Montréal, 2003, 224 pages



DANIEL FONTIGNY

Jacques Ferron dans son cabinet de médecin.

CINÉMA

Sous le voile de Jacques Ferron

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quinze années nous séparent de la mort de Jacques Ferron, quinze années au cours desquelles le psychiatre-écrivain est devenu un peu mythique alors que l'homme s'effaçait des mémoires. C'est afin de redonner voix à un des auteurs fondateurs de notre littérature moderne que le documentariste Jean-Daniel Lafond a plongé dans son univers pour en faire un film, ou plutôt, comme il dit, un roman documentaire. Produit par l'ONF, *Le Cabinet du docteur Ferron* est en cours de montage et devrait sortir sur nos écrans à l'automne.

Le cinéaste a bien connu l'écrivain, mais au soir de sa vie. «*De son vivant, il aurait été difficile de lui consacrer un film. Jacques Ferron avait la peur et le rejet de l'audiovisuel*», explique Jean-Daniel Lafond. Des liens d'affection, de complicité et d'affinités intellectuelles le reliaient à l'auteur de *L'Amélanchier*.

Sans avoir recours à la classique foison de documents d'archives, films et photos, le cinéaste a plutôt reconstitué son cabinet sur le chemin Chambly, à Longueuil. Ferron avait également pratiqué en Gaspésie mais venait de Louiseville. Des lieux sont filmés (dont l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où il pratiquait), des témoignages recueillis, et la silhouette de Ferron est campée, muette, par le réalisateur. C'est également Jean-Daniel Lafond qui lit des textes, sautant la frontière entre réalité et fiction, découvrant aussi des lettres inédites à sa sœur Madeleine.

Ferron a eu un parcours insolite et a notamment fondé le Parti Rhinocéros, pour rire, pour mettre en lumière tous les ridicules de la politique, mais aussi

comme manifeste antiviolen-
ce. «*Ce psychiatre était toujours au bord de la folie*».

«*Sa vie est la matière de son œuvre*», explique Jean-Daniel Lafond en précisant que des bribes de l'histoire du Québec, des éléments biographiques mais aussi des signes avant-coureurs de la mort de Ferron sont dans le film à travers l'œuvre. «*J'ai été fasciné par la nuit chez Ferron. Il était un missionnaire de l'écriture, médecin le jour, la nuit dans son sous-sol sans lumière, écrivant*».

Ferron a laissé derrière lui 29 caisses d'archives qui lèvent le voile sur des pans secrets. «*J'ai dû négocier avec l'impudeur*», précise le documentariste.

LIBER

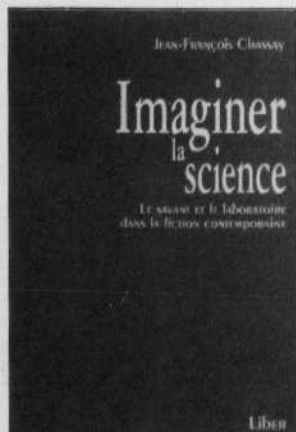
Jean-François Chassay

Imaginer la science

Le savant et le laboratoire
dans la fiction contemporaine



© Alain Décarie



252 pages, 24 dollars

LA PASSION DE LA POÉSIE

• L'HEXAGONE
WWW.EDHEXAGONE.COM



RACHEL LECLERC



80 p. • 14,95\$



ALAIN GRANDBOIS



224 p. • 21,95\$



PIERRE-YVES SOUCY



168 p. • 17,95\$

Hiéroglyphe

XYZ
éditeur

Étendue auprès de celui
qu'elle aime, une femme
navigue dans la nuit.

Josée Bilodeau
La nuit monte

roman

120 p. • 16 \$



XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

Photo: Jean Gosselin

LE DEVOIR

DE VISU

Brouiller les pistes de l'activisme

DAVID CANTIN

L'art peut-il être un levier de transgression? C'est ce que suppose le commissaire Jérôme Sans dans une exposition autour du «nouvel activisme» présentée, en ce moment, au Palais de Tokyo à Paris. Entre les images-chocs et la provocation facile, *Hardcore* veut faire réagir sans la moindre nuance. Aurait-on finalement institutionnalisé le militantisme politique en art?

Sans être nécessairement un échec, *Hardcore* ne va pas aussi loin que ses intentions de départ. Comme l'explique Jérôme Sans, «si les artistes ont toujours été des hackers du réel, ceux réunis dans l'exposition proposent un langage et une forme d'intervention qui tendent vers un nouvel activisme parce qu'ils tentent de transmettre, à l'instar d'une radio pirate, une vision critique et alternative d'un contexte social, économique et politique». À partir du travail d'une dizaine d'artistes de générations comme de nationalités différentes, l'ensemble cherche à démontrer que cette nouvelle forme d'activisme ne se fait plus dans la logique contestataire des années 60 et 70 mais tente plutôt de mieux s'insérer dans «les incohérences du système». La charge polémique varie donc selon la nature de l'intervention. Avec l'aide d'une affiche publicitaire cinglante à l'effigie de Del Monte, Minerva Cuevas dénonce les conditions de travail absurdes sous la dictature de Rios Montt ou encore les Guerilla Girls détournent le logo *I Love*

NY pour une affiche intitulée *I Love Feminism*. D'autres positions semblent moins claires, surtout lorsque Jota Castro enfle les noms de Staline à Maradona sous le slogan «Motherfuckers never die». D'autres œuvres, comme le missile-avion d'Alain Declercq, privilégient outre mesure cette forme d'attaque au premier degré. Ainsi, l'impact se perd ou agit immédiatement.

À une époque où l'insécurité ou la menace terroriste règne plus que jamais, une exposition telle *Hardcore* se doit d'être radicale. Par contre, on se demande si l'extrémisme des enjeux ne vient pas nuire au contenu. On attaque bien sûr la morosité ambiante, mais il faut que cette charge polémique traverse l'écran des apparences. Est-ce que la porno nippone de Shu Lea Cheang arrive vraiment à surprendre? On a déjà vu pire. L'artiste parle plutôt de «sex proleta-rien grand public. Échanger et consommer». Un peu plus loin, une installation de Jota Castro recrée l'enlèvement possible de Nicolas Sarkozy. Le ministre s'élève, en quelque sorte, au rang de figure-culte. Il y a aussi des carcasses d'automobiles ou la bande vidéo d'une performance punk militante au Chili. Comme dirait Roberto Pingo, «l'art radical ne passe plus par des images symboliques, mais par les modes de production des images. L'art doit nécessairement affronter la réalité, une réalité qui a englobé et digéré la fiction qui l'imitait». Le Palais de Tokyo est pourtant l'enceinte idéale pour accueillir ce type d'in-

tervention politique. Toutefois, on en vient à se demander si *Hardcore* ne rate pas sa cible au passage. Qu'on approuve ou non, un tel parcours suscite nécessairement la réflexion devant cette question essentielle de la part de Pingo et les autres: «Pourquoi les musées et les galeries institutionnelles, qui sont au cœur de la politique culturelle — et donc de l'économie —, s'intéressent à un art qui nie le pouvoir, qui le combat, souvent le hait et cherche à le détruire? Est-ce là aussi une manière de cultiver nos angoisses de destruction qui sont à la base des films catastrophe, ou est-ce seulement une façon de suivre la énième tendance susceptible d'être récupérée par un marché en quête de renouveau?» À chacun de trouver sa réponse dans un corpus aussi inégal que celui d'*Hardcore*. Un débat à suivre.

HARDCORE (VERS UN NOUVEL ACTIVISME)

Au Palais de Tokyo (site de création contemporaine), 13, avenue du Président Wilson, Paris. Jusqu'au 18 mai 2003.



SOURCE PALAIS DE TOKYO

À une époque où l'insécurité ou la menace terroriste règne plus que jamais, une exposition telle *Hardcore* se doit d'être radicale. Une installation de Jota Castro recrée l'enlèvement possible de Nicolas Sarkozy. Il y a aussi des carcasses d'automobiles ou la bande vidéo d'une performance punk militante au Chili.

PIERRE BLANCHETTE

Résonances

Tableaux récents

Dernière semaine

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE BERNARD

Nouvelle exposition

Jusqu'au samedi 17 mai 2003

Frank Imperato & Erik Slutsky

«Coup de dés»

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

GALERIE LINDA VERGE



GLEN NICOLL
4 mai - 25 mai
(418) 525-8393

Lancement du tout premier livre des éditions Les Impatients
Les Impatients de Montréal

Artistes excentriques



le mardi 6 mai dès 17h30
100 rue Sherbrooke Est
4ième étage
Informations: (514) 842-1043

Prix de lancement : 30\$ (ttc)
Prix régulier : 35\$ (ttc)
Tirage de tête : 200\$ (ttc)

Merci à Raymond Royer de Domtar, Rémi Marcoux de Transcontinental, François de Gaspé Beaubien de Zoom Média et au Curateur public du Québec.

Curateur public Québec

15 ANS DÉJÀ

La galerie Trois Points tient à remercier les artistes et tous ceux qui ont cru en leur travail

Galerie Trois Points

372, rue Ste-Catherine Ouest, espace 520, Montréal (Québec) Canada H3B 1A2
Tel.: 514 866 8008 Téléc.: 514 866 1288 j.aumont@galerietroispoints.qc.ca
Site Internet: www.galerietroispoints.qc.ca

Avec la participation du ministère de la Culture et des Communications

Le Romantisme et Paris
du 3 au 14 octobre 2003

Peinture, musique, littérature,
promenades et jardins...
Redécouvrir Paris
et l'art des romantiques!
Séance d'information :
dimanche 4 mai
Aussi, la brochure de nos
circuits d'été est arrivée!

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

(514) 276-0207

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

L'ÉTERNITÉ

en gravure
en peinture
en sculpture

œuvres récentes de carol lavoie

sur rendez-vous seulement
(819) 326-6155



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

du 3 mai au 15 juin 2003

CARACTÈRES

Une exposition itinérante
du Centre de céramique Bonsecours
présentée dans le cadre du programme
Exposer dans l'île
du Conseil des arts de Montréal.

VERNISSAGE :

le dimanche 4 mai, à 14h

Info: (514) 630-1254

Culture
et télé
pour ne
rien manquer

L'AGENDA
chaque samedi

L'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) présente le
Salon du Printemps
de Montréal

Une foire d'art contemporain dans les chambres du
4^e étage de l'hôtel Delta Montréal 475, av. du Président-Kennedy

T 514 861 2345 C agac@cam.org

ALT-6 - Brigitte Henry & Ron Levine, **Galerie d'art Jean-Claude Bergeron** - Marc Séguin & Ghitta Caiserman, **Galerie Bernard** - Gianguido Fucito & Eva Lapka, **Galerie Simon Blais** - Stéphanie Béliveau, **Galerie Bourbon-Lally** - Eldon Garnet & Nicholas et Sheila Pye, **Galerie Christiane Chassay** - François Morelli, **Christopher Cutts Gallery** - Janieta Eyre & Michel Goulet, **Galerie Éric Devlin** - François-Xavier Marange & Richard Deschênes, **Galerie Sandra Goldie** - Keer Tanchak & Colin McNair, **Galerie Gora** - Rachel Gareau & Christopher Dunkley, **Pierre-François Quellette Art Contemporain** - Jérôme Fortin & Ed Pien, **Sylviane Poirier Art Contemporain** - Sylvie Readman & Michael Merrill, **Galerie Riverin-Arlogos** - Yves Bouliane & Annie Hémond-Hotte, **SPIN Gallery** - Scott Eunson & Juno Youn, **Galerie Trois Points** - Paul Bureau & Nathalie Grimard, **Galerie Jean-Pierre Valentin** - Pierre Lefebvre & Èlène Gamache, **Galerie Yergeau du Quartier Latin** - Eric Daudelin & Manuel Bujold



MANIF D'ART 2

PLONGEZ DANS L'ART ACTUEL À QUÉBEC DU 1^{ER} AU 31 MAI 2003

ENTRÉE COIN DE LA COURONNE ET SAINT-JOSEPH
ESPACE GM DÉVELOPPEMENT
410 BOULEVARD CHAREST EST
WWW.MEUSE.ORG/MANIFESTATION

UN ÉVÈNEMENT DE
MANIFESTATION
INTERNATIONALE
D'ART DE QUÉBEC

